

Introduction¹

Proche de la France par la langue et une partie de son histoire, le Québec ne demeure pas moins frappé d'un coefficient d'étrangeté dès qu'on entreprend de le lire à partir de sa propre culture. C'est qu'au sein du Canada, la société québécoise offre un discours spécifique lié au contexte géographique, historique, idéologique dans lequel elle s'est développée.

Les mythes sont tenaces qui assurent à ce pays à la fois la séduction des grands espaces que ne rongeraient point des villes tentaculaires et l'attrait d'un territoire où pourrait se vivre l'Amérique en français.

Intégré à l'espace américain et riche d'un héritage européen, le Québec résiste à toute tentative d'analyse qui viserait à le situer dans le prolongement de la culture française ou à le percevoir comme l'écho assourdi de la culture étatsunienne.

La place originale qu'occupe sa littérature au sein de la littérature occidentale contemporaine tient à ces facteurs auxquels s'ajoute aujourd'hui une ouverture à de nouveaux courants culturels. La reconnaissance de cette littérature a suscité un certain nombre de questions comme en témoignent les différentes appellations qui lui ont été données depuis un siècle : « française du Canada », « canadienne-française » ou « française d'Amérique ». Ces désignations montrent le lien plus ou moins étroit qu'on croyait lui voir entretenir avec la littérature française de l'Hexagone. C'est à partir de la Révolution tranquille (1960) que cette littérature est saisie dans sa spécificité : au moment où les Canadiens français décident de faire de leur province une nation en se nommant Québécois, ils identifient en même temps leur littérature en la liant à un territoire limité, celui de la province de Québec. La littérature québécoise a enfin un nom qui lui est propre.

La géographie comme la langue, cependant, ne ferment pas complètement l'espace littéraire. Bien des écrivains vivant au Québec se reconnaissent dans cette dénomination, parce que tout en étant d'origine étrangère, ils écrivent leur œuvre en français.

Il existe, bien entendu, d'autres provinces auxquelles peuvent s'identifier les écrivains s'exprimant en français, tel le Nouveau-Brunswick où le terme d'*Acadien* prévaut pour désigner l'ensemble du discours littéraire francophone². Le choix de ces qualificatifs souligne l'importance qu'accorde une société à son territoire pour dire son identité.

Depuis une trentaine d'années les ouvrages consacrés à la littérature du Québec offrent des études de plus en plus nombreuses et variées. Elles visent à présenter soit une histoire de la littérature, soit un panorama des genres littéraires, soit des analyses sur les auteurs connus, sur des thèmes ou des mouvements littéraires. À ces ouvrages s'ajoute un choix très large d'anthologies³.

1. Yannick Gasquy-Resch.

2. Cette littérature est particulièrement représentée par l'œuvre d'Antonine Maillet qui a notamment obtenu le prix Goncourt pour son ouvrage *Pélagie-la-Charette* en 1979.

3. Voir les ouvrages cités en bibliographie.

INTRODUCTION

Ces manuels s'adressent, pour la plupart, à des lecteurs qui connaissent le Québec de l'intérieur et qui savent quelle signification peut avoir la prédominance de thèmes ou de discours récurrents comme celui de la terre ou de la question nationale.

Le présent ouvrage situe l'approche de la littérature québécoise dans une autre perspective. Il s'adresse en priorité à un public francophone *hors du Québec*, qui est soucieux de découvrir comment et pourquoi une littérature, qui lui est proche par la langue, lui échappe par sa problématique. Le réflexe comparatif ne suffit pas à évaluer certaines formes et écritures comme l'inscription de l'oral ou la place du *joual*, ni à saisir le poids de certains événements à travers le rôle des mouvements littéraires et d'idées ou l'importance de revues comme le furent en leur temps *La Relève*, *Cité libre* ou *Parti Pris*.

Ce manuel souhaite faire réfléchir le lecteur sur les enjeux et les défis auxquels sont confrontés une société et son discours quand la situation géopolitique lui donne un statut qui peut l'apparenter à une société minoritaire.

Cet ouvrage revendique des choix. Tout en proposant un panorama général de la littérature du Québec, il fait référence à des textes qui n'obéissent pas uniquement à des critères littéraires mais qui ont été retenus en fonction de leur importance dans les grands débats d'idées qui ont agité la société québécoise au cours de son histoire (textes journalistiques, pamphlets ou manifestes). Le choix de ces textes repose sur l'analyse des périodes charnières, des phases historiques où la confrontation des idéologies a favorisé des ruptures, des refus, des mutations. Nous voulons ainsi inciter le lecteur à choisir d'autres modes de lecture que ceux qui suivent l'évolution et la maturation des grandes littératures inscrites dans le temps et pour lesquelles les notions d'écoles, de mouvements correspondent à des traditions d'écriture.

Pour chacune de ces périodes, des auteurs ont été retenus, figures marquantes de la vie intellectuelle ou artistique de leur temps. En les privilégiant parmi d'autres tout aussi reconnus, nous avons voulu illustrer une problématique qui, pour le lecteur étranger, éclairera de façon précise le rapport de l'écrivain à son milieu, et surtout, à la langue, ce qui au Québec ne va pas de soi. Nous avons donc choisi de présenter des écrivains dont les œuvres entretenaient des rapports signifiants avec la société et offraient des pratiques d'écriture rendant compte des grandes orientations qu'a pu prendre la littérature québécoise au cours du XIX^e et XX^e siècles.

LE QUÉBEC, TERRE D'AMÉRIQUE

Situé au nord-est de l'Amérique du Nord, le Québec est la plus vaste des dix provinces canadiennes. Avec ses 1 540 681 km², il couvre 15,4 % de la superficie totale du Canada (9 976 147 km²). À l'échelle européenne, il équivaut à trois fois la France, sept fois Grande-Bretagne, cinquante-quatre fois la Belgique. L'étendue du territoire se mesure encore aux 1 700 km qui séparent la ville de Gaspé, à l'extrémité est de la Province, de Ville-Marie située au nord-est de la frontière de l'Ontario et principale localité de la région du Témiscamingue.

Le fleuve Saint-Laurent est sans aucun doute l'un des éléments géographiques les plus importants du Québec. Des grands lacs jusqu'à son embouchure, il parcourt 4 000 km à l'intérieur de l'Amérique du Nord et se place par son débit au rang des grands fleuves mondiaux avec l'Amazone, le Nil, le Danube et le Mississippi. Bassin de drainage de presque

tous les cours d'eau du Québec (plus de cent affluents), parsemé de quelques cinq cents îles, le Saint-Laurent a joué un rôle primordial dans le développement du pays et reste dans l'imaginaire québécois un pôle magnétique.

La majorité de la population (6 762 000 habitants) se trouve concentrée sur ses rives et fait de la vallée du Saint-Laurent la partie la plus habitée du Québec. Cette concentration offre un contraste saisissant avec le reste du pays constitué au nord par le bouclier canadien (80 % de la superficie totale) et au Sud par les Appalaches qui forment la région charnière avec les États-Unis.

On peut comprendre qu'en raison de l'étendue du territoire et de la disparité des espaces habités, les notions de frontière, de limite, de distance aient pris une résonance toute particulière. C'est ainsi que « l'appel du Nord » dans la littérature québécoise a suscité, entre autres thèmes, un discours récurrent⁴.

Une autre composante du paysage québécois est le climat. La très populaire chanson de Gilles Vigneault, « Mon pays ce n'est pas un Pays, c'est l'hiver », rend compte du poids exceptionnel de cette saison. L'hiver a marqué, façonné la société québécoise dès l'arrivée des premiers colons. Longtemps synonyme de période de repli sur soi, de silence, de solitude, l'hiver a contribué à développer chez les Québécois un esprit à la fois d'indépendance et d'entraide. Il a, de toute évidence, renforcé dans la population, le sentiment d'appartenir à une société qui se différencie peu à peu de la société française.

Ces données expliquent que le peuple québécois puisse se considérer, à l'égal de tous ceux qui sont venus sur le continent américain, comme un peuple marqué par l'espace. Espace immense, soumis à tous les excès climatiques et géographiques, qu'il a fallu défricher, cultiver, coloniser.

La découverte de ces espaces vierges et la volonté de s'y établir ont entraîné des comportements spécifiques qui ont profondément marqué les lettres québécoises. Il y eut ceux qui partaient à l'aventure, cherchant toujours plus loin de nouvelles terres à conquérir et ceux qui ayant apprivoisé quelques arpents, voulurent s'enraciner. Il y eut le nomade, le « coureur de bois » ; il y eut le sédentaire, « l'habitant ». La littérature du Québec est traversée de ces personnages tantôt fascinés par l'ailleurs, le lointain, tantôt attachés viscéralement à la terre des ancêtres. L'exemple le plus célèbre en est *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1916). Le roman fixe de nombreux aspects du roman de la terre, ainsi que les rêveries que celle-ci a pu susciter. Dans son prolongement, le récit plus contemporain (1977) de l'écrivain Roch Carrier, *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, en donne une version réactualisée fort intéressante⁵.

UNE PROVINCE QUI SE PERÇOIT COMME NATION

Le Québec fait partie de la fédération canadienne mais sa population a le sentiment que ce territoire représente bien plus qu'une province. À la différence d'un habitant des États-Unis qui se définit d'abord comme américain avant d'être californien ou texan, l'habitant

4. Jack Warwick, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise, HMH, 1972 ; voir aussi Christian Morissonneau, *La Terre promise : le mythe du nord québécois*, Montréal, HMH, 1978.

5. Voir Yannick Resch, « Roch Carrier, *Il n'y a pas de pays sans grand-père* », D.O.L.Q., tome 5.

du Québec se perçoit d'abord comme québécois avant de se dire canadien. C'est que le Québec est la seule dimension politique où s'épanouit une société d'origine française distincte à l'intérieur de la communauté canadienne. La cohésion nationale que donne cette appartenance à la langue française s'appuie sur une longue histoire qui remonte à la Nouvelle-France.

La colonie qui s'est établie en Amérique du Nord sous le régime français (xvi^e et xvii^e siècles) s'est développée dans une grande homogénéité en raison de plusieurs facteurs d'identification, tels que l'origine géographique et sociale – la plupart des colons venaient du Nord-Ouest de la France et avaient la pratique du travail de la terre –, ainsi que l'origine religieuse – ils avaient en commun l'adhésion à la religion catholique. Ces traits ajoutés à l'homogénéité linguistique ont permis que se constitue pendant cette période la première strate de l'identité québécoise.

La « Cession » de la Nouvelle-France à l'Angleterre en 1760, ratifiée par le traité de Paris (1763), ouvre un traumatisme qui pouvait mettre en péril cette identité québécoise. L'élite, les seigneurs, les gros négociants, rentrent en France, laissant sur place une aristocratie assez pauvre, des prêtres dispersés dans les paroisses et une population qui se replie sur elle-même pour assurer sa survivance.

Une petite bourgeoisie cependant favorise l'éveil d'un mouvement nationaliste qui se radicalise dans les années 1830 et conduit à l'insurrection de 1837-1838 sous la conduite du patriote Louis-Joseph Papineau. Mais la rébellion s'achève par un échec. Les meneurs sont exécutés ou exilés. Le gouvernement britannique impose au Bas-Canada (le Québec) et au Haut-Canada (l'Ontario) un régime d'Union qui doit conduire à l'assimilation des Canadiens français. Cette période occupe une place importante dans l'histoire de la société québécoise car celle-ci découvre en même temps que sa précarité, sa spécificité par rapport au conquérant anglophone.

Le sentiment nationaliste est utilisé par l'autorité religieuse qui assure son pouvoir en développant une idéologie de survivance fondée sur le respect des institutions en place et tournée vers la terre, la défense de la langue et de la foi. La vocation agricole donnée au peuple québécois, subordonnée à la religion, atteindra son développement maximal dans la deuxième moitié du xix^e siècle. C'est au cours de ces décennies que la population canadienne-française va croître et se multiplier. Les quelques 70 000 Canadiens, qui étaient restés au lendemain de la Conquête, sont plus d'un million, un siècle plus tard. Cette « revanche des berceaux » renforcera chez les francophones, le sentiment de cohésion nationale liée à la conscience de former une société distincte des anglophones.

L'Acte de l'Amérique du Nord britannique qui fédère en 1867 quatre provinces (le Québec, l'Ontario, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse) donne à l'anglais et au français le statut de langues officielles au Parlement et devant les tribunaux du Nouveau Canada.

Toute l'histoire québécoise sera basée ensuite sur la reconnaissance de cette francophonie d'Amérique : le choix pour le Québec d'être une nation de langue française.

Aujourd'hui, cette spécificité linguistique dote le Québec d'un statut particulier qui se concrétise par des droits, celui par exemple sur le plan de la politique extérieure canadienne, d'avoir un statut d'interlocuteur au sein de l'aire francophone.

Cette spécificité aussi affirmée soit-elle, ne va pas sans créer des conflits. Les tractations qui ont accompagné en 1981-1982, le rapatriement de la Constitution, l'échec des Accords du lac Meech (1990) qui devaient reconnaître au Québec le caractère de *société distincte* et

récemment l'échec du référendum de Charlottetown (1992) soulignent à quel point le fait de vivre en français en Amérique du Nord est une situation inconfortable qui a entraîné des réflexes plus souvent défensifs qu'offensifs, et une méfiance à l'égard de mouvements de pensée ou d'idées qui mettaient en cause la dimension fondatrice des discours idéologiques traditionnels.

LANGUE PARLÉE ET LANGUE D'ÉCRITURE

S'il est une question qui s'est posée de façon dramatique tout au long de l'histoire du Québec, c'est bien la question de la langue. Avec une population qui parle français à plus de 80 %, la province peut se dire francophone mais ce pourcentage se réduit à 25 % lorsqu'on prend en compte la population totale du Canada. La menace d'assimilation est une réalité à laquelle la société se confronte chaque jour. L'histoire témoigne que, depuis la conquête où l'anglais est devenu la langue officielle, les francophones n'ont pas cessé de se battre pour donner au français un statut identique. Il faudra attendre cependant plus de cent ans pour que la question linguistique soulevée par les intellectuels au cours du XIX^e siècle soit vraiment abordée sur le plan politique. À partir de la Révolution tranquille, les gouvernements successifs de la Province vont donner des assises juridiques au français pour qu'il ait le statut de seule langue officielle au Québec et qu'il soit la langue de la communication et de l'économie. Trois lois en marquent les étapes : le Bill 63 (1969), la loi 22 (1974), la loi 101 ou Charte de la langue française (1977).

La défense et la survie de la langue française affectent tout particulièrement le champ littéraire car elles soulèvent le problème de la légitimité de la littérature. Celle-ci étant une littérature jeune, (le premier roman, *L'influence d'un livre ou le chercheur de trésors* de Philippe Aubert de Gaspé fils est publié en 1837), a eu besoin, comme toute littérature en émergence, de prouver sa spécificité par rapport aux autres littératures. Or cette spécificité est intrinsèquement liée à des pratiques linguistiques qui lui assurent son autonomie.

Le choix de la langue d'écriture a entraîné dès le milieu du XIX^e siècle, des débats et des polémiques opposant ceux qui voulaient écrire dans un français de France parce que la langue de leurs compatriotes leur semblait corrompue ou vulgaire, à ceux qui, par souci d'authenticité et de couleur locale, proclamaient la nécessité d'un usage littéraire de la langue parlée. L'enjeu de ces querelles est relevé par le poète Octave Crémazie dont l'œuvre témoigne d'un ardent attachement à la langue française ; on en retrouve les échos dans son abondante correspondance avec l'abbé Casgrain. Ainsi, écrit-il dans une lettre du 29 janvier 1867 :

Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours au point de vue littéraire qu'une simple colonie, et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires.⁶

6. Octave Crémazie, *Œuvres, Prose*, Texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 91.

Ce texte montrait de façon pertinente le lien étroit que le poète voyait entre l'autonomie de la langue et l'existence de la littérature.

Au début du xx^e siècle les discussions se poursuivent quant à la valeur de l'œuvre littéraire au Canada français. À travers des revues comme *Le Terroir* et *Le Nigog*, fondées en 1918, Régionalistes et Exotistes, appelés aussi Universalistes, s'opposent. Ou bien l'œuvre accentue son caractère pittoresque en utilisant la langue du pays, ou bien elle tend à devenir universelle en se conformant au code linguistique français. Les Exotistes considéraient comme un danger pour la littérature nationale une rupture avec la culture française tandis que les Régionalistes réclamaient, pour défendre précisément une littérature nationale, une inspiration plus authentiquement canadienne.

Le débat domina la scène littéraire jusqu'au moment où les écrivains prirent conscience qu'il fallait penser autrement. En ne se demandant plus *pour qui* ils écrivaient mais *pourquoi* ils écrivaient, les écrivains ramenaient la réflexion sur le phénomène littéraire en tant que tel, indépendamment du lien avec la France.

Les années quarante et cinquante marquent un tournant que révèle bien l'exhortation du romancier Robert Charbonneau :

Que nos écrivains ambitionnent d'abord d'être eux-mêmes sans tenir leurs yeux fixés sur ce qu'on pensera à Paris, ou plutôt, qu'ils regardent ce qui se fait ailleurs, qu'ils choisissent dans les techniques françaises, anglaises, russes et américaines, ce qui convient à leur tempérament et qu'ensuite, ils n'aient qu'un but : créer des œuvres qui soient fondées sur leur personnalité canadienne.⁷

L'attrait de la France ne créant plus de traumatisme, l'écrivain ne craint pas d'affirmer le malaise qu'il ressent à s'exprimer dans une langue qui est coupée du réel parce qu'apprise dans les livres. Les poètes sont parmi les premiers à décrire cette nouvelle conscience linguistique. « Dépoétisé dans ma langue et dans mon appartenance » déclare Gaston Miron. C'est l'occasion pour la plupart de dénoncer le bilinguisme comme la pire menace à la survie du français, et de souligner dans quelle confusion mentale se retrouve l'écrivain québécois. Le poète Fernand Ouellette précise cet état en partant de son expérience personnelle :

Dès que j'ai essayé d'écrire, je me suis rendu compte que j'étais un **barbare**, c'est-à-dire selon l'acception étymologique, un **étranger**. Ma langue maternelle n'était pas le français, mais le **franglais**. Il me fallait apprendre le français presque comme une langue étrangère. [...] au stade de l'apprentissage, ou bien mes proches ignoraient le mot français correspondant à l'objet, ou bien ils se servaient du mot anglais. Beaucoup d'objets de ma vie quotidienne n'avaient pas de nom ou leur nom était maladroitement ou pernicieusement calqué sur celui d'une autre langue quand, d'ailleurs, on n'employait pas le nom étranger lui-même. On me façonnait à coup de « chose » et d'affaire.⁸

En se débarrassant d'une malédiction langagière, en écartant le mimétisme qui le contraignait à un discours élitiste et donc abstrait, l'écrivain se déclare solidaire de la collectivité canadienne-française par le choix d'une expression, qui dans un premier temps, va dire l'aliénation économique et linguistique du peuple. Ce sera le fait de la génération

7. *La France et nous, journal d'une querelle*, Montréal, Ed. de l'Arbre, 1947.

8. « La lutte des langues et la dualité du langage », *les Actes retrouvés*, Montréal, Ed. HMH, coll. Constantes, 1970, p. 184.

réunie autour de la revue *Parti-Pris* (1963-1968), qui produira un certain nombre de textes en *joual*, matérialisant par l'écriture, l'expression d'une dépossession historique.

Le terme *joual* (déformation du mot cheval) est popularisé par Jean-Paul Desbiens, un frère des Écoles chrétiennes, dans son livre pamphlet, *Les Insolences du frère Untel* (1960). L'ouvrage connut un immense succès. Véritable cri d'alarme lancé contre les faiblesses de l'enseignement et l'état de décomposition de la langue qui présente tous les symptômes de la créolisation, il invitait les intellectuels à repenser le problème de la langue française. Les membres de *Parti-Pris* en transposant le *joual* dans le texte littéraire allaient en faire l'étape nécessaire dans le projet d'affirmation collective. D'abord la légitimation d'une langue dévaluée marquait une volonté de rupture par rapport au modèle linguistique français, ensuite elle contribuait à une révolution sociale à travers les grandes manifestations de « prise de la parole » qu'a produites la décennie de la Révolution tranquille.

À la fin des années soixante le *joual* cesse de véhiculer l'image négative d'une dépossession collective pour exprimer certains aspects de la langue parlée. La promotion du discours populaire débouche sur une littérature qui, par le biais du mélange des tons et des langages, présente une société réconciliée avec elle-même dans son univers verbal.

« UNE LITTÉRATURE EN ÉBULLITION »

Le titre, *Une littérature en ébullition*, donné par le romancier Gérard Bessette en 1968 à son essai sur la littérature québécoise⁹, reste d'actualité. Celle-ci, en effet, s'aventure dans des voies qui invitent à des lectures multiples. Le discours littéraire s'est affranchi des questions identitaires, liées à un repliement narcissique, qui l'avaient marqué dans les années soixante. Il n'a plus comme seul objectif le souci d'affirmer l'existence d'un peuple à travers la spécificité de sa langue. La formulation d'une *québécoité*, comprise comme l'ensemble des caractéristiques identifiant la société québécoise à son seul territoire, s'attène, tout comme s'estompent les contradictions exprimées entre écriture et oralité.

La littérature contemporaine du Québec se veut *voyageuse*. L'espace de la fiction éclate. Celle-ci s'ouvre à l'Amérique, aux Amériques et à l'Europe, sortant des limites du territoire qui était à fonder par l'écriture ; elle s'affranchit aussi de l'exiguïté de la pensée qui s'y rattachait. L'identité passe par la rencontre avec l'autre, l'image de l'étranger s'impose comme figure déterminante de la connaissance de soi.

Le discours univoque est récusé au profit de voies multiples qui subvertissent le concept d'un *sujet unitaire* dont la vision serait totalisante. Les textes se construisent par le croisement de plusieurs cultures, s'ouvrent à des références historiques, littéraires venues d'ailleurs. Des éléments nouveaux apparaissent qui font éclater les thématiques traditionnelles et les frontières formelles entre les genres. Des concepts tels que l'américanité, l'altérité, le cosmopolitisme, travaillent l'imaginaire et contribuent à l'invention de nouvelles écritures traversées par le burlesque, le parodique, le carnavalesque.

La remise en question des notions d'unité, d'homogénéité, au profit de la fragmentation, de l'hétérogénéité, et le « mixage » du roman de la parole et du roman de l'écriture sonnent peut-être le glas d'une veine spécifiquement québécoise ; ils conviennent très certainement à lire cette littérature, sur fond des grandes questions posées par la littérature contemporaine.

9. Éditions Le Jour, Montréal.

Chapitre 1 : « Un peuple sans histoire et sans littérature »... ?¹

Section 1. LA NOUVELLE-FRANCE

Au cours du XVII^e siècle, d'immenses territoires d'Amérique habités par un grand nombre de nations amérindiennes deviennent possession de la France. Ils le resteront jusqu'au traité de Paris en 1763, lorsque la France au terme d'une longue guerre dont elle sort vaincue, cède la Nouvelle-France à l'Angleterre.

L'appellation Nouvelle-France montre bien que les fondateurs voulaient créer dans la vallée du Saint-Laurent, une autre France aussi semblable que possible au territoire métropolitain. L'évolution de la colonie aboutira en fait à une société originale : la société canadienne-française.

Pour situer le fait littéraire à ses origines, il faut rappeler les étapes qui constituent l'histoire de cette société nouvellement arrivée sur le territoire nord-américain.

Le régime français commence avec la fondation du poste permanent de Québec en 1608, par Samuel de Champlain qui reprend les visées de Jacques Cartier dont les trois voyages s'échelonnent entre 1534 et 1542. Champlain poursuit les intérêts commerciaux des hommes d'affaires mais la croissance de la colonie ne se fait réellement qu'au moment où Louis XIV décide de développer la Nouvelle-France et d'en faire une colonie royale. Louis XIV, le Régent et Louis XV régneront sur elle de 1663 à 1763. Grâce à l'intendant Jean Talon, homme de grande envergure, qui veille à développer l'immigration, la population du pays passe de quelques 3 000 habitants en 1666 à plus de 8 000 en 1676. Talon encourage, par ailleurs, le développement d'une économie stable fondée sur l'agriculture et le commerce afin d'enraciner la population. La traite des fourrures, qui était jusque-là la source de revenu essentielle, conduisait en effet à une vie de nomade. Il ébauche un projet d'échange commercial en triangle : Québec-Antilles-France. Mais la métropole entend conserver le monopole de l'industrie et du commerce et s'oppose au développement industriel et commercial des colonies. Les échanges commerciaux sont bloqués. Le peuplement ralentit. Les objectifs visés par Talon ne seront que partiellement atteints.

Cependant, dans la première moitié du XVIII^e siècle, la colonie développe un mode de vie qui lui assure une certaine stabilité. La population progresse, moins en raison de l'immigration que d'une forte natalité. De 15 000 habitants en 1700, elle atteint près de 70 000 habitants en 1763.

La société de la Nouvelle-France est déjà différente de celle de la France. En raison de l'éloignement et des conditions du milieu de vie, la monarchie n'est pas une structure pesante pour l'habitant. À la différence de la Louisiane qui a accentué les caractères figés

1. Yannick Gasquy-Resch.

de la société française, la société canadienne a été marquée dès le début par un trait spécifique, celui de l'égalité. Tous avaient les mêmes chances et les mêmes difficultés devant la réussite. Par ailleurs, il n'y avait pas de hiérarchie de suzeraineté, ni d'aristocratie de souche. Le système seigneurial est différent du système féodal. Il fut surtout un mode de peuplement et un système de distribution de terres. Tout individu méritant pouvait devenir seigneur ; il pouvait perdre cette charge s'il ne satisfaisait pas à certaines exigences, celle d'exploiter et de faire exploiter les terres qui lui étaient concédées. Souvent absent, résidant parfois dans la ville, le seigneur est un personnage lointain, ce qui explique que la seigneurie ne soit pas devenue l'unité sociale prépondérante de la colonie. Ce sont la famille et la paroisse qui en constituent les bases.

À l'esprit d'indépendance et d'égalité qui caractérise *les habitants* s'ajoute chez certains, le goût de l'aventure. Attirés par la traite des fourrures, ils choisissent la vie nomade des *coureurs de bois*, fréquentent les Indiens dont ils partagent en partie la vie et les coutumes.

Ainsi se forge chez le colon français de la Nouvelle-France, au cours de cette période, une personnalité distincte, plus américaine qu'européenne. Une civilisation prend racine. Dans la haute société, l'instruction donnée aux garçons, par les Jésuites, les Sulpiciens, et aux filles, par les Ursulines et les Dames de la Congrégation, favorise le désir de fixer et de transmettre par écrit le rythme et les traits spécifiques de la vie quotidienne.

Des lettres, des correspondances, comme celles de Madame Begon permettent de comprendre l'évolution des mentalités. Celles-ci se découvrent en particulier à travers les récits de voyage et la correspondance des missionnaires. Les *lettres* de la religieuse Marie de L'Incarnation, ou les *Relations des Jésuites* (1632-1673) révèlent à la France une société en passe de s'adapter aux exigences du pays.

L'histoire de la Colonie subit une rupture capitale en 1763 lorsqu'elle passe sous domination britannique. Dès l'origine la Colonie est menacée à l'extérieur par les Anglais qui s'étaient installés sur la côte atlantique et avaient rapidement développé leurs propres colonies. En 1685, les Anglais opposent aux 12 000 habitants de la Nouvelle-France une population de 250 000 habitants, organisée, riche et animée d'un idéal religieux ennemi du papisme. Cet antagonisme, né dès les origines de la colonisation, se retrouve tout au long du développement de l'expansion française. Il aboutit au traité de Paris en 1763 et à la Cession de la Nouvelle-France à la Couronne d'Angleterre.

Section 2. DE LA CONQUÊTE À L'UNION

La Conquête, terme qui désigne ce changement d'allégeance, est d'abord un désastre pour la société canadienne. Administrateurs, militaires, nobles, dans leur grande majorité, rentrent en France décapitant la colonie de ses élites. Les paysans, qui travaillent la terre des autres, et les habitants, qui tirent leur subsistance de la terre qu'ils habitent, forment entre 75 % et 80 % de la population. Ils se replient sur leur univers rural et se livrent entièrement à l'agriculture. Le clergé et les nobles qui restent, habitués à la monarchie, cherchent à maintenir les liens avec la Couronne britannique qui, en retour, leur assure le maintien de la langue, de leur religion et du droit civil français (Acte de Québec, 1774). Les Anglophones, jouissant de la protection de la Grande Bretagne, prennent rapidement le contrôle des leviers politiques et économiques. Pour longtemps, la puissance économique échappe aux Canadiens français.

L'efficacité de l'Acte de Québec s'amointrit avec l'arrivée d'un groupe important de sujets britanniques (les Loyalistes), qui, fidèles à la Couronne, fuient les États-Unis après l'indépendance des colonies et s'installent au Canada à partir de 1783.

Le gouvernement britannique, devant les revendications des Loyalistes et les réactions des Canadiens, décide par l'acte constitutionnel de 1791 de partager la colonie en deux : le Haut-Canada (l'Ontario), majoritairement anglophone, et le Bas-Canada (le Québec actuel). Bien que chacun des deux territoires bénéficie de pouvoirs exécutif et législatif, ce sont le Gouverneur et les Conseils, nommés par le roi, qui détiennent le pouvoir et les finances tandis que les représentants du peuple, les députés, sont tenus dans l'impuissance d'avoir la moindre influence sur les décisions prises.

Cette situation entraîne une crise qui aboutit à une guerre civile en 1837-1838. La révolte est matée, l'insurrection des Patriotes conduits par Louis-Joseph Papineau est réduite à néant, détruisant pour une longue période l'espoir chez les Canadiens français de recouvrer leur indépendance.

Le gouvernement britannique envoie lord Durham comme gouverneur général et lui confie la responsabilité de décider de la forme du futur gouvernement des provinces. Durham, après avoir cru que les rebellions reflétaient « une lutte entre un gouvernement et un peuple » se ravise et conclut que la lutte n'a pas été « une lutte de principes, mais de races : deux nations se faisant la guerre au sein d'un même État ». Il propose pour solution l'assimilation des Canadiens français, parce que dit-il :

On ne peut guère concevoir de nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que les descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils ont gardé leur langue, et leurs coutumes particulières. C'est un peuple sans histoire et sans littérature. La littérature anglaise est d'une langue qui n'est pas la leur ; la seule littérature qui leur est familière est celle d'une nation dont ils sont séparés par quatre-vingts ans de domination étrangère, davantage par les transformations que la Révolution et ses suites ont opérées dans tout l'état politique, moral et social de la France. Toutefois, c'est de cette nation, dont les séparent l'histoire récente, les mœurs et la mentalité, que les Canadiens français reçoivent toute leur instruction et jouissent des plaisirs que donnent les livres. C'est de cette littérature entièrement étrangère, qui traite d'événements, d'idées et de mœurs tout à fait inintelligibles pour eux, qu'ils doivent dépendre. La plupart de leurs journaux sont écrits par des Français de France. Ces derniers sont venus chercher fortune au pays ou bien les chefs des partis les y ont attirés pour suppléer au manque de talents littéraires disponibles dans la presse politique. De la même manière, leur nationalité joue contre eux pour les priver des joies et de l'influence civilisatrice des arts. [...] En vérité je serais étonné si, dans les circonstances, les plus réfléchis des Canadiens français entretenaient à présent l'espoir de conserver leur nationalité. Quelques efforts qu'ils fassent, il est évident que l'assimilation aux usages anglais est déjà commencée. La langue anglaise gagne du terrain comme la langue des riches et de ceux qui distribuent les emplois aux travailleurs.²

Le rapport de Lord Durham est sans équivoque quant à la solution à envisager pour la colonie française. Le Gouverneur suggère l'union des deux provinces. Ce jugement abrupt, s'il conduit par l'Acte d'Union en 1840 à réunir les deux Canadas en une seule province, n'a

2. Lord Durham, *Rapport*, traduit par Marcel-Pierre Hamel et cité dans Guy Bouthillier et Jean Meynaud, *Le choc des langues au Québec, 1760-1970*, Sillery, Presses de l'Université de Québec, 1972, p.156-157.

pas eu comme conséquence l'assimilation des Canadiens français parce que les liens idéologiques furent plus forts que les liens ethniques. Les éléments réformistes du Haut-Canada s'unirent aux nationalistes libéraux du Bas-Canada dans une lutte commune pour l'autonomie de l'autorité locale contre la métropole. Mais dans ce ralliement, les Canadiens français devaient se contenter d'être une force d'appui. Cette période exprime à la fois la fin du radicalisme politique et le début du nationalisme conservateur et de la suprématie cléricale.

Sur le plan littéraire, les premières décennies du XIX^e siècle sont marquées par une littérature de combat, celle d'un journalisme engagé avec *Le Canadien* (1806-1810) qui est le premier journal politique rédigé par des Canadiens français. Grâce au talent oratoire, à la lucidité et au patriotisme de certains journalistes comme Étienne Parent, une conscience canadienne-française voit le jour.

Les Canadiens français confrontés aux Anglo-saxons dans la vie politique, économique quotidienne, prennent peu à peu la mesure de leur différence ethnique. Ils s'attachent à défendre leur spécificité : langue, religion, droit français, coutumes. Leur situation défensive n'empêche pas la montée des revendications comme l'a montré la rébellion de 1837. Sur le plan idéologique, les idées nouvelles trouvent à s'exprimer avec la fondation de l'Institut Canadien de Montréal en 1844, sorte d'université populaire qui entre en guerre ouverte avec l'autorité catholique. Contre la poussée libérale, un courant d'opinion défend des positions traditionnelles qui veulent assurer les fondements d'une idéologie de survivance française, catholique et rurale.

On peut dire cependant que c'est par l'histoire que démarre la production littéraire canadienne. François-Xavier Garneau incarne l'esprit de cette époque : son œuvre maîtresse, *L'Histoire du Canada* en trois tomes qui paraissent entre 1845 et 1848, est celle d'un historien qui a déjà une conception scientifique de son travail. Animé d'une inspiration patriotique, il présente l'histoire des Canadiens français comme une lutte pour la survivance.

Les genres littéraires dans cette première moitié du siècle sont à l'état embryonnaire. Le premier recueil de poésie paraît en 1830 : *Satires, épîtres, chansons et épigrammes* de Michel Bibaud ; le premier roman est publié en 1837 : *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils.

Quelques figures se détachent dans la deuxième moitié du siècle : le poète libraire Octave Crémazie qui, après s'être établi en France en 1862 à la suite d'une histoire de fausses factures entraînant la faillite de sa librairie, chante, de loin, l'amour de sa patrie et révèle dans sa *Correspondance* un ton singulier qui fait de lui le premier lecteur original de la littérature canadienne. Le poète et conteur Louis Fréchette, dont les recueils de poésies, *Fleurs boréales et oiseaux de neige* (1876), sont couronnés par l'Académie française, occupe une place importante par sa fécondité. Ses écrits s'étendent à tous les genres et il incarne la mentalité des poètes de l'époque, fortement influencés par les romantiques français. La fascination qu'exerça sur lui l'œuvre de Victor Hugo se retrouve dans sa volonté de créer au Canada l'équivalent d'une *Légende des siècles* avec *La Légende d'un peuple*. Le mouvement littéraire, d'abord libéral au cours des années 1840, est récupéré aux alentours de 1860 par une idéologie conservatrice et ultramontaine qui s'exprime dans le roman du terroir.

Section 3. LE QUÉBEC AU SEIN DE LA CONFÉDÉRATION

La Confédération, qui réunit en 1867 quatre provinces : le Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick, n'empêche pas les conflits ethniques et religieux de s'aviver entre anglophones et francophones, exacerbant le nationalisme canadien-français. Malgré le développement dans la bourgeoisie d'une foi dans le libéralisme économique, une partie des dirigeants voit de façon négative cette recherche du progrès qui entraîne des milliers d'agriculteurs à fuir la campagne pour s'installer dans les villes que ce soit au Québec ou aux États-Unis. Une réaction très forte se produit, basée sur un refus du processus d'industrialisation et sur une idéalisation du passé. Les tenants de cette idéologie, qualifiée d'« agriculturiste », se retrouvent dans l'ensemble de l'Église catholique qui voit dans le caractère rural, français et catholique de la population, les composantes essentielles de son identité.

Le clergé est d'autant plus puissant et en mesure d'imposer ses idées qu'il contrôle à tous les niveaux le système d'éducation. Il s'efforce donc de conduire la littérature naissante dans la voie d'un discours moralisant, célébrant les vertus du terroir.

Comme le proclame l'abbé Henri-Raymond Casgrain, grand animateur des lettres canadiennes et fondateur de deux revues *Les Soirées Canadiennes* et le *Foyer Canadien*, la littérature canadienne doit être « essentiellement croyante et religieuse », « faire aimer le bien, admirer le beau et faire connaître le vrai ». C'est avec ces idées qu'il entend orienter les jeunes écrivains et les aider à préciser dans la valorisation du passé et de l'amour de la terre, les valeurs essentielles qui ont maintenu la cohésion de la société canadienne-française.

C'est d'abord le genre romanesque qui sera porteur de cette idéologie. Après le conteur Philippe Aubert de Gaspé (père de l'auteur de *L'influence d'un livre* paru en 1837) qui évoque, en 1863, dans les *Anciens Canadiens* l'histoire de sa famille et les hauts faits des derniers temps du régime français, les écrivains célèbrent les valeurs du terroir. L'opposition manichéenne, ville/campagne, contribue à dessiner dans la *Terre paternelle* de Patrice Lacombe (1846), l'identité de la race. Les deux romans d'Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard le Défricheur* et *Jean Rivard économiste* sont les illustrations les plus significatives de cette veine rurale qui ne tarira qu'au milieu du XX^e siècle.

La forme du roman reste pauvre jusque dans les premières décennies du XX^e siècle. C'est que l'idée dominante tend toujours à maintenir le Canadien français rivé à la vie paysanne, gage de permanence et de fidélité. Tout texte qui ne s'ajuste pas aux impératifs officiels, catholique/ français/ rural, est banni. La littérature reste prisonnière d'une esthétique placée sous le signe du terroir. Le roman vise à édifier le lecteur par la description d'un monde idéal.

C'est dans le même refus d'un réel difficile qu'on peut expliquer l'essor du roman historique qui, sous l'influence de romanciers tels qu'Alexandre Dumas ou Walter Scott, revalorise les vaincus du présent par une glorification du passé.

L'ultramontisme qui domine le dernier quart du XIX^e siècle trouve un écho chez certains chroniqueurs et journalistes (Jules-Paul Tardivel, Thomas Chapais). Il ne faut pas sous-estimer cependant le développement de la pensée critique qui anime quelques essayistes. À la suite d'Étienne Parent, on retiendra les noms d'Arthur Buies, pamphlétaire virulent contre le clergé et pourfendeur de tous les préjugés. Ses *Lettres sur le Canada* et ses trois recueils de *Chroniques* en font une des meilleures plumes de l'époque.

Lord Durham s'est manifestement trompé dans son rapport. La littérature canadienne française à la fin du XIX^e siècle existe bien. Il importe de la saisir autrement qu'à travers des normes esthétiques qui supposent une longue tradition au cours de laquelle se forment, par l'ampleur des écrits et le rayonnement des œuvres, la spécificité et les normes d'une littérature. La littérature canadienne-française est née dans la contrainte³.

Contrainte de langue, longtemps dépendante du modèle français, elle ne s'identifie que par rapport à l'héritage, aux grands auteurs français.

Contrainte de l'histoire, qui l'amène à chercher une compensation dans le passé, un refuge dans la légende, dans les mythes du terroir qui montrent la non-acceptation de la réalité de son contexte socio-économique d'alors.

Contrainte enfin des idéologies dominantes qui refusent de faire entrer la société canadienne dans l'ère moderne de l'industrialisation.

Tous ces textes qui fondent la vie littéraire illustrent les étapes qui amenèrent la société canadienne à devenir une société distincte de la société française. Ils aident à mesurer l'écart culturel qui sépare ces deux sociétés. Que Louis Fréchette se réclame de Victor Hugo ne conduit pas à le lire comme son pâle représentant en terre canadienne mais bien plutôt à réfléchir sur les goûts, les lectures de ces écrivains, à examiner comment, s'est diffusée la littérature française et selon quel critère ; à apprécier enfin comment, malgré toutes les tentatives d'assimilation, la société canadienne française a réussi à assurer sa survivance.

3. Bernard Andrès, *Écrire le Québec : de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des lettres au Québec*, Montréal, Ed. XYZ, « Études et documents », 1990.

Chapitre 2 : Survivance et résistance⁴

On comprendra d'autant mieux l'histoire littéraire du Canada français au XIX^e siècle que l'on dégagera les lignes de force à partir desquelles cette littérature s'est développée. Sous le régime français, les récits des explorateurs, les rapports des fonctionnaires sont des documents historiques précieux pour la connaissance des conditions de vie qui ont façonné le caractère national des Canadiens français. Ces textes ne constituent pas pour autant des œuvres littéraires. C'est à travers la littérature des missionnaires qu'apparaissent les premiers écrits dignes de ce nom. Entre le discours religieux et le discours ethnologique, se situent les *Relations* des Jésuites. Ces lettres écrites par différents auteurs, sont de valeur inégale, certaines cependant comme celles du Père Paul Lejeune, sont restées célèbres. Une littérature mystique s'impose avec Marie Guyard, en religion Marie de l'Incarnation. Fondatrice de la Maison des Ursulines de Québec, cette religieuse, que Bossuet comparait à Thérèse d'Avila, a écrit quelques sept mille lettres qui la révèlent comme un authentique écrivain.

La Conquête en 1763 ne favorise pas le développement de la vie culturelle. La société canadienne privée de son élite, rentrée en France, se trouve affaiblie. Le public lettré est fort restreint et le commerce du livre rencontre les pires difficultés. C'est le journalisme qui fera office d'institution littéraire autant que politique. Les Canadiens trouvent dans les journaux une tribune où s'exprimer. C'est dans *la Gazette*, *Minerve*, *le Canadien* ou *l'Aurore* que paraissent la plupart des poèmes et des contes. Pour suppléer à l'absence de maison d'édition, des revues se sont créées dans les années 1860 comme *les Soirées canadiennes* ou *le Foyer canadien*. Cette date montre que pendant presque un siècle, la vie culturelle demeure problématique. Il est impossible de juger les textes de l'époque d'après les canons de l'esthétique moderne car avant de bien écrire en français, il fallait d'abord pouvoir écrire en français.

La littérature de cette époque est une littérature de survivance, de défense. À côté du journalisme où s'affirme le talent d'hommes de plume et de conviction comme Étienne Parent ou Arthur Buies, l'histoire est l'autre forme que prend la littérature. Après la Conquête, ceux qui écrivent éprouvent le besoin d'informer et de donner à la société la mémoire de son passé. La survivance du Canada français passe par l'œuvre des historiens. Dans ce domaine, François-Xavier Garneau représente un seuil à partir duquel la littérature canadienne-française prit conscience d'elle-même et commença à puiser dans ses sources les thèmes qui la définiraient comme canadienne-française. Autodidacte, Garneau cherche chez les historiens français (Michelet, Guizot, Thierry) une clef pour l'interprétation du passé canadien. D'autres historiens, comme les abbés Ferland ou Casgrain, insistent sur les origines mystiques de la Nouvelle-France et sur la mission des Canadiens français en Amérique du Nord. Ils jettent ainsi les bases de ce qui deviendra l'idéologie dominante pendant tout le XIX^e siècle.

4. Yannick Gasquy-Resch.

Les légendes, les contes ont joui d'une très grande popularité au cours du XIX^e siècle et constituent la base de la littérature naissante. À côté d'une tradition orale, s'est développé le conte littéraire qui a inséré dans son discours différents éléments permettant de l'analyser soit comme conte anecdotique, soit comme conte historique, soit comme conte surnaturel. Tous ces récits témoignent de la richesse d'un imaginaire qui contribuera à l'élaboration d'une littérature nationale authentique.

Le roman est un genre plus long à se développer en raison des préjugés qui existent à son égard. On voit en lui un genre frivole, mineur et futile quand il n'est pas simplement considéré comme dangereux pour les lecteurs. Écrire un roman, ce sera écrire des textes qui se veulent instructifs, soumis à l'idéologie dominante et aptes à éveiller la fibre patriotique. Le roman de la terre ou roman du terroir va connaître une vogue considérable jusque dans le premier tiers du XX^e siècle. Souvent porteur d'une thèse, il rappelle aux Canadiens français que leur mission est de défricher, développer, habiter la terre de leurs ancêtres seul moyen de préserver leur race et d'assurer la résistance puisque, selon les discours officiels de l'époque, le salut passe par l'agriculture.

Un discours s'en éloigne, qui accorde une place plus importante à la psychologie des personnages, à travers les écrits de femmes. Inaugurant la littérature intime, Laure Conan renouvelle dans *Angéline de Montbrun*, les thèmes et l'écriture du roman, prolongeant la voie ouverte par Henriette Dessaulles avec son *Journal*.

Section 1. LES ÉCRITS DE LA NOUVELLE-FRANCE⁵

Les écrits de la Nouvelle-France ont un statut ambigu dans l'histoire littéraire du Québec : documents ou textes ? français ou canadiens ? archives ou prototypes ? Source et réservoir pour les sciences humaines et même les sciences naturelles, ces précieux écrits sont-ils « datés » au point d'être illisibles ? À admirer de loin, à consulter pour mémoire ? Longtemps réservés aux historiens, linguistes, ethnologues, géographes et cartographes, spécialistes de la faune et de la flore laurentiennes, les écrits de la Nouvelle-France sont maintenant étudiés surtout en littérature. Aux érudits étrangers, surtout anglo-saxons, qui ont étudié scientifiquement les *Voyages* de Cartier, de Champlain ou les *Relations* des Jésuites, ont succédé ou se sont ajoutés des Québécois⁶. Les écrivains n'avaient d'ailleurs pas attendu les chercheurs pour s'inspirer largement des découvreurs, des missionnaires, des coureurs de bois et de leurs Indiens. Rabelais, dont l'œuvre est « pleine de ces traits de langage, de ces coutumes, de ces contes et légendes, de ces façons de faire et de vivre qui constituaient précisément la mentalité de nos ancêtres » (André Belleau), avait entendu parler de Jacques Cartier. Chacun, comme Montaigne, aura son « bon sauvage ». Lahontan intéresse ou inspire Leibniz, Swift, Diderot et Rousseau, sinon Voltaire. Chateaubriand lui emprunte Adario et tous les noms indigènes des Natchez. Au Québec, après les historio-graphes et les folkloristes, plusieurs écrivains puisent des idées, des images et des rythmes dans la littérature de la Nouvelle-France.

5. Laurent Mailhot.

6. Voir notamment plusieurs titres de la « Bibliothèque du Nouveau Monde » (Presses de l'Université de Montréal) depuis 1986 : *Relations* de Cartier, *Œuvres complètes* de Lahontan, *Mœurs* de Lafitau, *Journal* de Charlevoix ; bientôt *le Grand voyage du pays des Hurons* de Sagard, *le Voyage de Port-Royal* de Dièreville, les œuvres de Hennepin, Le Clercq, les écrits canadiens de Bougainville ...

1. Découvertes, explorations

Les écrits de la Nouvelle-France, essentiellement des rapports, officiels ou non, des relations, des lettres, constituent un immense récit de voyage, de dépaysement. Ils ressortissent également au genre historique, considéré alors comme littéraire. Aventure et inventaire, quête et enquête où « se nouent les parentés secrètes et les conflits entre la description, le récit des choses vues et les jeux de l'imaginaire » (Bernard Beugnot).

Les récits de Cartier et de Champlain sont des textes fondateurs. La jeune *Histoire de Lescarbot* (1609) recueille des textes du premier⁷ et témoigne de l'activité du second. Le texte de Cartier – ou celui tiré du livre de bord –, rempli d'étonnement, de fraîcheur, du plaisir de voir et de nommer, est plus littéraire. C'est de lui que s'inspireront des conteurs et poètes du milieu du xx^e siècle : Savard, Ferron, Perrault (*Toutes Isles*), Gatién Lapointe (*Ode au Saint-Laurent*), Paul-Marie Lapointe (*Arbres*). Champlain, excellent géographe et cartographe, est plus technique et ses explorations s'étendent des côtes du Maine jusqu'aux Grands Lacs⁸. En plus de ses compagnons (Lescarbot en Acadie, Sagard en Huronie) qui le mettent en scène et le citent copieusement, l'*Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays* (1664), de Pierre Boucher, est un document colbertiste qui doit beaucoup aux qualités d'observateur, d'administrateur et de colonisateur de Champlain.

Les expéditions vers le Sud sont plus nombreuses, plus faciles que l'exploration de l'Ouest⁹, dépourvu de voies d'accès par l'eau. Au Nord, c'est le commerce des fourrures qui attire. Dans tous les cas, on a affaire à deux types de narrateurs : l'un s'adresse, assez objectivement, à un commanditaire et destinataire précis ; l'autre calque son discours sur l'horizon d'attente sociale qu'il croit percevoir. Sur la découverte du Mississippi, le journal de Louis Jolliet étant perdu, on peut lire le père Marquette (fût-ce sous la plume du père Dablon). Cavellier de La Salle, qui avait pourtant ses manœuvres et ses publicistes à la cour et dans les académies, se voit voler la vedette, après sa mort, par Louis Hennepin dont la *Description de la Louisiane* (1683), c'est-à-dire du centre du continent, a des dizaines d'éditions et plusieurs traductions. Devant le succès, il y ajoute une *Nouvelle découverte* (1697) et un *Nouveau Voyage* (1698).

Les premiers explorateurs du Nord, Des Groseilliers et Radisson¹⁰, sont mieux connus et reçus à Boston ou à Londres qu'à Paris. En 1671, cependant, devant l'établissement de marchands anglais à la baie d'Hudson, on décide d'envoyer là-haut des « hommes de résolution ». Le père Albanel, le chevalier de Troyes, Nicolas Jérémie, dans les journaux ou récits de leurs expéditions, feront écho à la gloire de Le Moyne d'Iberville, « le conquérant », « le Jean Bart canadien ».

Le baron de Lahontan, qui passe une dizaine d'années en Amérique et prend des notes au jour le jour, aura plus d'influence auprès des écrivains et philosophes qu'auprès des autorités compétentes. Ses *Nouveaux Voyages* (1703) sont d'un libre-penseur, d'un esprit inven-

7. Surtout le *Brief Récit du second voyage*, de 1535, publié en 1545. Le premier, paru d'abord en italien, puis en anglais, n'est accessible en français qu'en 1598 ; le troisième n'est connu que par une version d'Hakluyt en 1600. Pour l'ensemble, voir, après celle, bilingue, de Bigger (1924), l'édition critique de Bideaux (1986).

8. Ses *Voyages* sont édités à Québec en 1870, puis par la Champlain Society de Toronto entre 1922 et 1935.

9. Les documents laissés par La Vérendrye et ses fils, au xviii^e siècle, ne sont mis au jour et exploités qu'un siècle plus tard par l'archiviste français Pierre Margry, dans le dernier tome (VI) de ses *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale* (Paris, Maisonneuve, 1888).

10. Ses *Voyages*, dont l'original français est perdu, paraissent en anglais en 1885 ; un manuscrit dans cette langue circulait en Nouvelle-Angleterre dès 1669.

tif et frondeur. Contre les hiérarchies et les valeurs établies, ses dialogues socratiques ou sophistes proposent une nouvelle vision du monde. Michelet voit dans son œuvre le « vif coup d'archet qui vingt ans avant les *Lettres persanes*, ouvre le dix-huitième » aux Lumières.

2. Les Relations des Jésuites

Les *Relations des Jésuites* (1632-1672) sont au centre d'un discours qui n'est pas seulement religieux, mais politique, ethnologique, anthropologique. Les lettres annuelles des jésuites à leurs supérieurs, amis et bienfaiteurs, exposent une conception du monde et défendent une mission, non sans contradictions. D'un rédacteur à l'autre, le style et le point de vue varient, même si la perspective demeure apologétique. Ces jésuites sont pour la plupart d'anciens professeurs de collèges lancés dans une action difficile. Brébeuf, Lalemand, Jogues sont-ils des martyrs de la foi ou des agents démasqués de la colonisation culturelle ? Un des principaux auteurs des *Relations*, Paul Lejeune oppose et réunit à la fois le *Missionnaire*, l'*apostat*, le *sorcier*¹¹, dans une sorte de « drame baroque » qui célèbre malgré lui l'éloquence et la mythologie des Indiens montagnais.

Les *Relations des Jésuites* sont une mine d'enseignements et de renseignements non seulement pour leurs confrères Lafitau et Charlevoix, mais pour Garneau et pour les historiens américains Bancroft, Parkman, Shea. Ni les récollets, plus terre à terre, ni les sulpiciens, seigneurs de Montréal, ni les jansénistes, ni un « auteur dangereux » comme Lahontan ne réussiront à déboulonner ce monument incontournable que sont les *Relations*¹².

Les jésuites ont beaucoup d'influence aussi sur l'activité spirituelle et littéraire des religieuses enseignantes ou hospitalières. Ils font l'hagiographie de la vierge iroquoise Kateri Tekakwitha, de l'étrange visionnaire Catherine de Saint-Augustin, qui sent parfois « un désir véhément d'être damnée ». Marie de l'Incarnation, tout aussi mystique, est plus classique. Veuve et mère, administratrice compétente, excellente éducatrice, Marie de l'Incarnation aurait écrit environ 13 000 lettres éditées très partiellement, coupées et recoupées par son fils, rééditées par un plus savant bénédictin, Dom Jamet¹³. Dans ses *Exclamations et élévations*, Marie de l'Incarnation se sert d'épithalames à la façon du *Cantique des cantiques* pour « évaporer la ferveur de l'esprit ». Au destinataire absent-présent, à l'interlocuteur infini, l'ursuline dit : « Non, mon Amour, vous n'êtes pas feu, vous n'êtes pas eau, vous n'êtes pas ce que nous disons [...] Vous êtes : c'est là votre essence et votre nom ».

3. Histoire

François-Xavier de Charlevoix produit en 1744 la première *Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec le Journal historique d'un voyage...* Professeur à Louis-le-Grand, collaborateur du Journal de Trévoux, auteur de livres sur le Japon, le Paraguay, Saint-Domingue, c'est un historien professionnel, ce qui ne veut pas dire moderne. Il choisit et critique sa documentation, tout en se laissant guider par elle, en particulier par les *Relations* de ses confrères. En insistant sur l'épopée missionnaire, comme d'ailleurs sur les

11. Suivant le titre de l'édition critique par Guy Lafèche de la *Relation* de 1634 (Presses de l'Université de Montréal, 1973).

12. 73 volumes (réduits à 36 dans la réédition new-yorkaise de 1959) dans l'édition bilingue, de R.G. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents* (Cleveland, 1896-1901).

13. *Écrits spirituels et historiques* (4 vol.), Paris, Desclée De Brouwer, 1929-1939.

pionniers et sur les hauts faits militaires, Charlevoix contribue au « messianisme compensateur » qui aura cours un siècle plus tard. Il se pose quand même des questions sur l'échec ou le succès relatif de l'évangélisation des « Barbares », sur le dirigisme commercial, sur la lenteur du peuplement et du développement de « la plus ancienne de nos Colonies ».

Un peu avant Charlevoix, un autre Jésuite, Lafitau, avait fait une relecture, une interprétation et une synthèse des écrits de la Nouvelle-France. Ses *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps* (1724) sont un essai d'histoire des religions considéré par les ethnologues comme un prototype et un modèle.

Parmi les œuvres du XVIII^e siècle, il faut citer, même si elles sont demeurées longtemps inédites, les *Lettres au cher fils* (publiées en 1972) envoyées par une femme du monde, Élisabeth Bégon, à son gendre en poste en Louisiane. Curieuse, passionnée, fine causeuse, c'est un mélange de Sévigné, de Phèdre, avec une touche de Saint-Simon. Elle rend compte avec humour de ses sentiments et des menus faits de la petite société de Montréal. Après son retour en métropole, dans la seconde partie de sa correspondance, celle qu'on appelle « l'Iroquoise » se découvre Canadienne et quasi exilée ou étrangère dans son pays natal. Réjean Ducharme se souviendra de Madame Bégon dans sa fresque anti-versaillaise du *Marquis qui perdit*.

Montcalm, évoqué dans la pièce de Réjean Ducharme, a laissé un journal de campagne – « uniquement pour moi », dit-il, mais il soigne sa réputation et en appelle à « Ceux qui liront ce journal » –, de même que son aide de camp Bougainville et d'autres malheureux militaires. L'abbé Casgrain publie, de 1889 à 1895, une *Collection des manuscrits du maréchal de Lévis* en douze volumes. Coincé entre son compatriote Montcalm et le Canadien Vaudreuil, le duc de Lévis est discret et prudent jusqu'à la sécheresse. Mais il lutte, lui, jusqu'au bout, remporte une victoire à Sainte-Foy et brûle ses drapeaux à l'île Sainte-Hélène.

La défaite et la capitulation donnent lieu en France à un procès appelé « Affaire du Canada » où les divergences « consacrent une altérité » devenue évidente à la fin du régime. Plaidoyers et témoignages livrent un « message destiné aux Français », mais « entendu par des Canadiens », un siècle plus tard :

Les journaux de campagne, si peu littéraires soient-ils, fixent, à n'en pas douter, une manière de représenter cet événement capital de notre histoire.¹⁴

C'est d'ailleurs l'ensemble, cohérent, des textes de la Nouvelle-France, de 1534 à 1760, qui façonne l'image et la « destinée en Amérique » des Canadiens. La tradition de lecture, même interrompue, intermittente, prouve que ces écrits « fixent certains paramètres de l'imaginaire littéraire québécois »¹⁵. Même en l'absence d'imprimerie, de journal, de librairie, d'académies, de salons, il existe une certaine vie littéraire, qu'on pourrait définir comme « l'activité d'un certain nombre de personnes qui sont en rapport d'écriture les uns avec les autres »¹⁶. Et avec nous.

14. Maurice Lemire (dir.), *la Vie littéraire au Québec, I : 1764-1805*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 70.

15. *Ibid.*, p. 26.

16. *Ibid.*, p. 71.

Chapitre 3 : Écritures migrantes⁶⁵

L'imaginaire urbain a fait une large place depuis la Révolution tranquille au sentiment de l'exil, à la difficulté à s'appropriier un espace perçu comme inhabitable. C'est que « l'arrivée en ville » des Canadiens français d'origine rurale avait détruit la vision unifiée de la société qu'ils représentaient. Cette perte d'identité sociale avait développé des réflexes défensifs en vue de recréer une culture nationale homogène. Elle avait favorisé, entre autres motifs, une image négative de l'étranger. Mais l'évolution de la population et la dimension cosmopolite de Montréal ont conduit les écrivains à poser autrement la question identitaire en raison de la présence de plus en plus visible de cultures allogènes.

Le Canada et le Québec ayant favorisé depuis deux décennies, une politique d'immigration multiculturelle, attentive aux singularités ethniques, il en est résulté sur le plan littéraire, une production de textes particulièrement riches qui coexistent avec ceux qui constituent la littérature nationale et contribuent à enrichir – et peut-être à redéfinir – ce que l'on entend par littérature québécoise. Ces textes sont d'autant plus intéressants qu'ils expriment, au sein du français pris comme langue d'écriture, les tensions provoquées par la rencontre de la culture d'origine et la culture du pays d'accueil. Cette situation n'est pas propre au Québec. On constate, un peu partout en Occident, à quel point il est devenu difficile d'avoir une conception unifiée de la culture. Des écrivains comme Ionesco, Beckett, Cortazar ou Bianciotti ont ouvert la voie et montré qu'entre une littérature de l'exil et une assimilation à la littérature nationale, la langue française pouvait être un lieu de synthèse, de rencontre, espace nomade, favorisant, selon l'expression de Régine Robin, une « écriture du hors-lieu »⁶⁶. Les notions d'impureté, d'hétérogénéité, de métissage, de multiculturalisme ont fait leur apparition pour analyser le discours littéraire contemporain⁶⁷.

Le questionnement de l'identité devient le point de rencontre entre auteurs écrivant à partir de perspectives différentes. La québécoité, faisant référence à une population née au Québec et attachée à un ensemble de valeurs constitutives de son homogénéité, est un concept qui apparaît de plus en plus flou. Par ailleurs, la présence non négligeable d'écrivains appartenant à des cultures autres que celles issues d'un Québec francophone ou anglophone à Montréal offre une dimension nouvelle à la littérature québécoise. L'arrivée d'immigrants d'origines diverses a permis aux Québécois de s'ouvrir à l'Autre, de découvrir une québécoité plurielle où l'identité n'est pas seulement la langue française ou la fidélité à des origines raciales ou filiales mais un ensemble de potentialités qui permettent de revoir autrement les problèmes de langue et d'identité.

La contribution des écrivains qu'on appelle communément néo-canadiens ou néo-québécois à la littérature québécoise est particulièrement visible à Montréal à travers le projet

65. Yannick Gasquy-Resch.

66. Le métissage et la transculture comme défis pour sortir de l'ethnicité font l'objet des actes d'un colloque publiés sous le titre *Métamorphoses d'une utopie*, Presses de la Sorbonne Nouvelle/Éditions Triptyque, Paris 1992.

67. Voir à ce sujet : Guy Scarpetta, *Éloge du cosmopolitisme*, Paris, Grasset, 1981 ; *L'impureté*, Grasset, 1985.

de la revue *Vice Versa*. Cette revue, créée en 1983 par un groupe d'écrivains italo-québécois, est écrite en trois langues (italien, français, anglais) qui se juxtaposent, témoignant de la volonté de créer un espace où s'entrecroisent les cultures. *Vice Versa* se définit comme un magazine transculturel qui s'intéresse tout autant à la société qu'à la littérature et à l'expression artistique. L'idée de transculture indique la volonté de faire sortir la culture d'un repliement sur l'enracinement national pour la concevoir comme point de rencontre de plusieurs univers culturels. Pour Fulvio Caccia, rédacteur de la revue, la quête d'identité de l'émigrant est toujours à cheval sur plusieurs cultures et la langue d'écriture est caractérisée par la déterritorialité. Tout départ nécessite une « métamorphose », un devenir autre. Auteur d'un recueil de poèmes intitulé *Sirocco* et d'entretiens avec les créateurs néo-québécois, *Sous le signe du phœnix*, publiés tous deux en 1985, Fulvio Caccia, dans un poème intitulé « Métamorphose », fait référence à l'inévitable transformation :

J'ai changé
 tout est neuf
 mon allure
 ma démarche dans la rue
 la manière de te parler
 même cette langue
 je ne te ressemble plus tu vois
 Parfois des souvenirs filtrent
 par delà ce fragile rideau de mots
 tâches fuyantes de l'après-midi
 Ton accent familial a désormais disparu
 la machinerie du temps est si efficace
 Cependant il me reste encore la force
 de te dire que je n'ai plus besoin
 de toi
 Va-t-en⁶⁸

Vivre au Québec, pour un Italien, c'est être immigrant et québécois à la fois. Comme l'écrit Fulvio Caccia :

Bien qu'accentuant leur condition minoritaire, l'incapacité des Québécois à recréer la totalité de la francité perdue sur le territoire américain est paradoxalement leur salut. Car cet échec garde ouverte la blessure originelle qui leur permet de reconnaître l'autre, d'être l'autre. L'inachèvement de la francité rend ainsi possible ce devenir-autre présent dans toute culture et dont il est le fondement véritable. C'est dans l'altérité que réside la créativité dont chacun a besoin pour se renouveler, se transformer... La signification de l'italianité au Québec réside dans ce pari. Permettre le passage. Réversibiliser l'ego. L'annuler dans l'autre. Alors il ne restera plus que la circulation libre des identités, des langues échangeant leurs signes, leurs intensités, leur indétermination.⁶⁹

Jusque dans les années quatre-vingt, la communauté immigrante qui avait une littérature identifiable était la communauté juive. Celle-ci s'exprimait en anglais et davantage au sein d'un contexte canadien. Aujourd'hui se développe une littérature écrite en français et

68. « Métamorphose » in *Irpinia*, Montréal, Tryptique/Guernica, 1983, p. 18.

69. « L'Altra Riva », *Vice Versa*, n. 16, oct./nov. 1986, p. 45.

créée par des auteurs qui revendiquent en même temps l'appartenance à la culture québécoise et l'appartenance à une culture autre. Par le biais de la revue *Vice Versa*, la communauté italienne est l'une des plus présentes sur la scène culturelle québécoise. L'écrivain et dramaturge Marco Micone est de cette génération de fils d'Italiens qui ont opté pour le Québec français et son théâtre est travaillé par la mémoire migrante : *Gens du silence* (1982), *Addolorata* (1984), *Déjà l'agonie*⁷⁰, Grand prix de théâtre du Journal de Montréal. Pour cet auteur, l'écriture migrante repose sur trois axes :

- l'expérience du vécu en pays d'origine qui est souvent celle de pays qui ont été marqués par le totalitarisme ou le fascisme,
- l'expérience de l'émigration-immigration qui repose sur un sentiment de déracinement et d'insécurité,
- le devenir québécois, avec toutes les difficultés d'adaptation que cela comporte⁷¹.

La question de l'identité qui touche la communauté italienne rejoint la recherche d'identité du peuple québécois. Elle enrichit cette interrogation en refusant le cantonnement ethnique, le ghetto immigrant pour se situer à l'intérieur d'une société québécoise cosmopolite. Ainsi, dans la pièce *Gens du silence*, consacrée à l'étude des Italiens à Montréal, à partir de la difficile adaptation d'une famille italienne, Marco Micone s'appuie sur la similitude des classes d'origine paysanne ou ouvrière chez les immigrants et les Québécois pour souligner l'identité de certains comportements. Mêmes craintes, mêmes inquiétudes à l'égard du travail, mêmes comportements à l'égard de toute « différence », qu'elle soit dans le physique ou dans les mœurs. Le Québécois critique l'Italien qui prend son travail, en acceptant de travailler pour presque rien, qui s'amuse avec la jeune Canadienne française mais qui n'épouse qu'une Italienne. Les clichés reviennent pour critiquer la nourriture, l'habillement, les coutumes :

Ça vit quinze personnes dans même maison. Et puis ça mange n'importe quoi. Des pissenlits, l'te dis...

Y paraît que ça mange des pâtes tous les jours. Les spaghettis, c'est bon mais y a une limite.⁷²

Du côté italoophone, on critique la paresse des Canadiens français, leur propension au gaspillage et leur fatalisme :

Ça se plaint mon ami que ça fait trois cents ans qu'i'se font manger la laine su'le dos. J'sais vraiment pas pourquoi i' se plaignent.

Quand les aut'nous mangent la laine su'le dos, c'est que « sacraminte » ! on est nés moutons.⁷³

Cette solidarité de classes doit entraîner le dépassement des différences et l'émancipation mutuelle. *Addolorata* poursuit cette analyse à partir de l'histoire d'une jeune fille italienne et immigrée qui, voulant s'affranchir de son père, tente de trouver la liberté dans le mariage et se trouve confrontée au pouvoir machiste qui se perpétue à travers son mari.

70. Montréal, L'Hexagone, 1988.

71. « La parole immigrée », *Le Québec en textes, Anthologie 1940-1986*, Montréal, Boréal, 1986.

72. *Gens du silence*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, p. 26.

73. *Ibid.*, p. 51.

Après une troisième pièce, *Déjà l'Agonie*, Marco Micone, dans un récit qui mêle mémoire et fiction, *Le Figuier enchanté* (1992), dit la force des rêves qui pousse les paysans d'un petit village à émigrer vers l'Amérique et le déchirement entre la nécessaire adaptation et le souvenir des origines.

Antonio d'Alfonso, écrivain et éditeur, traduit dans son œuvre les ambivalences linguistiques qui pèsent sur la plupart des immigrés, éduqués en anglais, puis en français à un niveau supérieur et attachés au dialecte maternel ; le problème de l'écrivain immigré est d'abord et avant tout un problème de langue, comme il le rappelle dans son recueil, *L'autre rivage* :

Si tu es né sans demeure et
que ton nom se termine par une voyelle
ce poison dans la bouche
des consonnes, apprends de Layton
et de Miron comment ne pas arrondir
ton accent, ou affadir la couleur de ta peau.
Apprends la langue de l'argent
et apprend à t'en servir pour chanter.⁷⁴

Comme la communauté italienne, la communauté haïtienne (avec la maison d'édition Nouvelle Optique) est aussi très active au sein de la culture québécoise. Gérard Étienne, dans *Un ambassadeur macoute à Montréal* (1979) et *Une femme muette* (1983), Dany Laferrière, dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* (1985), mettent en scène la figure de l'étranger qui ne se définit plus par rapport à une origine précise mais à travers un télescopage de lieux et de temps. Le roman de D. Laferrière apporte une tonalité nouvelle dans cette littérature par l'humour qui traverse le récit. La question identitaire (du Nègre dragueur et apprenti écrivain) y est présentée sous un mode parodique.

Plus classique est l'œuvre de Naïm Kattan, écrivain juif, né à Bagdad, qui, après avoir fait des études en France, a émigré au Québec. Sa position singulière au croisement de plusieurs cultures a profondément nourri sa démarche d'écrivain et de critique. Ses romans, *Adieu Babylone* (1975), *La Fiancée promise* (1983), *La Fortune du passager* (1989), évoquent à travers voyages, déplacements et arrivées l'univers de l'immigrant, nourri à la culture orientale puis occidentale. Proche du roman d'apprentissage, le récit décrit souvent l'arrivée du héros comme dans *La Fiancée promise*, Meir qui, « ayant fait (ses) adieux à l'Europe », va tenter de s'appropriier le nouvel espace qu'est sa terre d'accueil. Montréal semble particulièrement propice à une nouvelle naissance mais, aux premières marches dans la rue, la ville ravive les blessures de la mémoire :

J'allais devant moi, fort de mon énergie, fier de ma détermination. Je passais devant des importateurs d'épices et un nom libanais éveilla mes souvenirs comme une blessure. Ici, j'étais loin et je ne parvenais même pas à mesurer la distance, ne sachant où fixer le point de départ.⁷⁵

Au coin de la rue Metcalfe j'entendis une voix familière. Un homme interpellait sa femme en arabe. Je m'arrêtai pour les regarder de biais, en secret ; jamais ils ne pourraient imaginer

74. *L'autre rivage*, Montréal, VLB éditeur, p. 137.

75. *La fiancée promise*, Montréal, HMH, coll. « L'Arbre », 1983, p. 15.

que ces mots brefs, ce code lointain surgissant dans l'isolement, étaient captés, discrètement, en silence. J'étais dans la queue devant le cinéma de Paris. Dans l'obscurité, j'allais retrouver les gestes, les timbres, le chuchotement d'une ville que je ne quitterais jamais. Avais-je vraiment traversé l'océan ? Étais-je réellement en Amérique ?⁷⁶

Le désir d'intégration, que le narrateur croit toujours possible, est lié à la fois à la tentative de se reconstruire, de renaître dans une autre ville et au désir de retrouver les repères spatio-temporels qui lui permettront de ne pas se sentir totalement étranger. Comment cependant échapper à l'étiquette qui transforme l'immigré en porte-parole, en représentant de sa communauté d'origine ? C'est l'enjeu de la plupart des textes de Naïm Kattan qui évoquent depuis *Le repos et l'oubli*⁷⁷ jusqu'à son roman, *La Fortune du passager* (1989), la recherche d'une identité oscillant entre nostalgie et perte de la mémoire.

On retrouve la même problématique dans les nouvelles de Marilù Mallet, *Les Compagnons de l'horloge pointeuse*. L'écrivain décrit dans « How are you », la difficile adaptation de deux jeunes réfugiés politiques à Montréal. Leur tentative d'échapper à la solitude dans une relation amoureuse n'arrive qu'à leur faire parler chacun de leur passé :

Il a éteint et l'obscurité nous a poussés sous les draps. Nous nous embrassons en pleurant, tous les deux solitaires, chacun dans son passé, dans son avenir et nous nous sommes endormis ensemble, l'un à côté de l'autre, tous seuls dans le même piège.⁷⁸

Le problème de l'intégration est aussi au cœur d'un certain nombre d'écritures de femmes, poètes et romancières, pour qui l'expérience de l'exil se vit dans la confusion des lieux et des temps, dans l'écartèlement entre le rapport au pays d'origine devenu mythique et le rapport à la société québécoise ; et surtout dans la confusion des mots. C'est ce qu'exprime Nadime Ltaif, poétesse d'origine égyptienne et qui a vécu au Liban avant d'émigrer à Montréal, dans son recueil, *Les Métamorphoses d'Ishtar* :

Car maintenant d'où vais-je vous écrire, de quel lieu, de quel paysage ? Montréal me vient sous les pas, et cet Hiver, et cette terre, que je ne connais pas, et ces arbres et ces parcs que je ne connais pas et je m'assois sous un arbre au parc Lafontaine, et j'écoute ce que dit l'arbre du parc Lafontaine, et j'écoute les eaux du lac artificiel, et je change de langue, vous savez, mais je garde mes mots pour demeurer plus proche de vous, au moment où je brûle, au moment où ma langue est brûlée.⁷⁹

L'expérience de l'exil est soumission à d'autres langues, appel à la traduction, reconnaissance d'une impossible unité, d'un impossible lieu à habiter :

Cette ville à laquelle je n'appartiens pas ou pas encore ou presque et c'est pire. Ce que je vous raconte à présent c'est pire, pire que le pire. Ce que j'ai vu comme par en dessus un nuage de poussière : des paroles qui se dégagent, paraboles ou images, métaphores de la dureté de la ville. Mais le vent ne cesse de me prendre et de m'envahir et de me déraciner. Il me ballotte et me défigure de peur de voir ma trace sur le Sable.⁸⁰

76. *Op. cit.*, p. 134.

77. Montréal, HMH, 1987.

78. Marilù Mallet, *Les Compagnons de l'horloge pointeuse*, Montréal, Québec/Amérique, 1981, p. 78.

79. Nadime Ltaif, *Les métamorphoses d'Ishtar*, Guernica, coll. Voix, Montréal, 1988, p. 37.

80. *Op. cit.*, p. 41.

Cette écriture migrante devient le seul espace habitable pour Régine Robin ; d'origine juive polonaise, née en France, émigrée au Québec, sa situation est exemplaire de ce que vit l'écrivain traversé par de multiples cultures et pour lequel seule compte finalement la langue d'écriture. Dans son roman, *La Québécoise*, la narratrice vit la ville non seulement à travers la pluralité culturelle et linguistique de ses quartiers, mais à partir d'expériences passées qui font interférer d'autres villes et d'autres cultures. Le récit s'ouvre à l'hétérogène, au discontinu, au fragmentaire comme en témoignent les premières lignes du texte :

Pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis. Rien qu'un désir d'écriture et cette prolifération d'existence. Fixer cette porosité du probable, cette micro-mémoire de l'étrangeté. Étaler tous les signes de la différence...⁸¹

Le roman construit comme un tryptique situe la narratrice dans trois quartiers de Montréal : Snowdon, Outremont et Jean-Talon. Ces quartiers correspondent à des clivages non seulement sociaux mais ethniques. Le premier est marqué par la culture juive, le second, caractérisé par la bourgeoisie francophone, fait référence à l'intelligentsia des professions libérales et le troisième se définit par la variété de sa population immigrée où se côtoient des Italiens, des Grecs, des Hispaniques. À cette hétérogénéité spatiale, s'ajoute une hétérogénéité temporelle. La narratrice mêle au cours de ses déambulations, passé et présent, à travers l'évocation de Paris, et sur le plan imaginaire, de Budapest et de New York. Le récit s'installe dans la polyphonie d'un « je », auquel répond un « tu » ou un « elle » suivant les moments vécus par la narratrice. Celle-ci devient dès lors :

impossible à fixer dans cette géographie urbaine, dans cet espace mouvant. Dès qu'elle est installée, intégrée, elle s'enfuit, déménage et m'oblige à casser le récit alors que je commençais à m'y installer moi-même, à y prendre goût, à me reposer. Elle prend corps et dès lors s'enfuit, me fait la nique. Sais-je exactement où je la conduis, perdue entre ces conditionnels, ces présents et ces imparfaits ?⁸²

Pour Régine Robin, l'écrivain multiculturel peut trouver une autre voie que celle du clivage pathologique qui mène au dédoublement ou à la schizophrénie. En refusant la voie de l'assimilation ou de la ghettoïsation, en acceptant que la langue d'écriture soit ouverte, plurielle, l'écrivain, venu d'ailleurs, peut :

dessiner un espace nomade, espace d'une écriture migrante [...], qui ne soit ni celui de l'exil ni celui du déracinement. Espace ni majoritaire ni minoritaire, ni marginal, inscrivant la permanence de l'autre, de la perte, du manque, de la non-coïncidence, la castration symbolique au cœur même de l'écriture.

Un espace où l'on est d'une certaine façon toujours à côté de la plaque, à côté de ses pompes, jamais tout à fait sur le trait sans pour autant être tout à fait en dehors du réel, un espace de jeu qui interroge et déplace. Il nous faut réinventer le pays d'ailleurs, qui creuse le probable, l'incertain, le tremblé de l'identité.⁸³

Les interrogations soulevées par les écrivains néo-québécois sont pour la littérature du Québec un défi et une dynamique souhaitable dans la mesure où elles contribuent à redéfi-

81. Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, Québec-Amérique, 1983, p. 16.

82. *Op. cit.*, p. 134.

83. Régine Robin, « Sortir de l'ethnicité » in *Métamorphoses d'une utopie*, *op. cit.*, p. 37-38.

nir le rapport à l'autre et à reposer autrement les problèmes de langue et d'identité. Peut-être, et c'est là leur enjeu, les écritures migrantes parviendront-elles à ne pas uniquement constituer des littératures minoritaires à l'intérieur d'une littérature mineure, au sens de littérature jeune, qui serait la littérature québécoise, mais à devenir les sources d'enrichissement d'une québécité plurielle.

Bibliographie sélective

Œuvres

- CACCIA Fulvio, *Irpinia*, Montréal, Tryp-tique/Guernica, 1983.
- D'ALFONSO Antonio, *L'Autre rivage*, Montréal, VLB Editeur, 1987.
- ÉTIENNE Gérard, *Un ambassadeur macoute à Montréal*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1979 ; *Une femme muette*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1983.
- KAITAN Naïm, *Adieu Babylone*, Montréal, La Presse, 1975 ; *La Fiancée promise*, Montréal, HMH, collection « L'Arbre », 1983 ; *La Fortune du passager*, Montréal, HMH, 1989.
- LAFERRIÈRE Dany, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, Montréal, VLB Editeur, 1985.
- LTAIF Nadime, *Les Métamorphoses d'Ishtar*, Montréal, Guernica, 1987.
- MICONE Marco, *Gens du silence*, Montréal, Québec/Amérique, 1982 ; *Addolorata*, Montréal, Guernica, 1984 ; *Le Figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1992.
- *Quêtes*, Textes d'auteurs italo-québécois, Montréal, Guernica, 1983.
- ROBIN Régine, *La Québécoise*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1983.

Références critiques

- CACCIA Fulvio et LACROIX Jean-Michel (sous la direction de), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris, Presses de La Sorbonne Nouvelle et Éditions Triptyque, 1992.
- HAREL Simon, *Le Voleur de parcours, identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule, collection « L'Univers du discours », 1989.

Chapitre 4 : Dire l'Amérique⁸⁴

Une des composantes les plus visibles de la littérature québécoise depuis les années quatre-vingts, est sa dimension américaine. Celle-ci est d'autant plus remarquée que le discours nationaliste des années soixante/soixante-dix avait occulté la fascination qu'exerçaient les États-Unis sur l'inconscient collectif. Or, la réalité québécoise est indissociable de la réalité nord-américaine, qu'elle soit économique ou qu'elle soit culturelle. La récente ratification de l'Aléna, accord de libre-échange entre le Canada, les États-Unis et le Mexique, n'est, s'il était nécessaire de le prouver, qu'une des manifestations de ce rapport étroit à l'Amérique. Ce rapport n'est pas nouveau. Dans le domaine littéraire des revues au titre significatif tels que la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *Presqu'Amérique* ou *Amérique française*, prouvent qu'il existe. Sur le plan sociologique, la dimension américaine de la société québécoise a été mise en évidence par de nombreux chercheurs, sociologues, historiens ou géographes⁸⁵. Pour eux, l'américanité des Québécois n'est pas un facteur récent et ne peut se définir que dans une perspective temporelle :

Un long mouvement d'assimilation et d'intégration à la culture américaine s'est fait, au Québec, depuis une centaine d'années ; il a suivi son cheminement pendant que l'on déclamaient sur la dignité de nos origines françaises, sur notre passé glorieux, notre mission civilisatrice. Aujourd'hui, cela n'est pas à craindre, cela est fait ; pour ne pas le voir, il faut détourner les yeux, regarder ailleurs, se souvenir ou espérer. Une distance nous sépare d'une pleine participation : celle que maintient l'économique.⁸⁶

Parler de l'Amérique à propos de la littérature entraîne un certain nombre de remarques sur le terme même et sur son intégration dans le discours littéraire québécois⁸⁷. L'Amérique pouvant être selon les textes, un espace, une culture, un territoire imaginaire et de façon plus générale, une interrogation multiple que la littérature québécoise se pose à elle-même pour mieux assurer sa spécificité quant à sa référence aux cultures francophones et européennes. Une première remarque peut être faite sur la relation à l'espace dans la littérature québécoise contemporaine ? Celle-ci est devenue voyageuse. Il semble que « les romans de l'espace font suite aux romans du territoire, auxquels ils réagissent en s'affranchissant de l'exiguïté du pays qui s'y rattache »⁸⁸. Après avoir exploré la ville, l'écrivain s'évade hors du Québec et se met à lire l'Amérique. Ce ne sont pas seulement les romanciers qui écrivent « une histoire américaine »⁸⁹ mais les poètes qui affichent leur appartenance à une

84. Yannick Gasquy-Resch.

85. Voir en particulier Rioux Marcel, *Les Québécois*, Paris, Seuil, coll. « Microcosme : le temps qui court : Civilisations », 1977 ; Guy Rocher, « Le Québécois, un certain homme nord-américain » dans Glayman Claude et Sarrazin Jean, *Dossier Québec*, Paris, Stock, coll. « Livre-dossier Stock », 3, 1979 ; Montpetit Raymond, « L'autre culture québécoise. La croissance de l'américanité dans la culture québécoise de masse », *Critère*, 35, printemps 1983 ; Morisset Jean, *Identité usurpée 1. L'Amérique écartée*, Montréal, Nouvelle Optique, coll. « Matériaux », 1985.

86. Montpetit Raymond, *Critère*, op. cit., p. 144.

87. « L'Amérique de la littérature québécoise », *Études françaises*, 26, 2, Presses de l'Université de Montréal, Automne 1990.

88. Réjean Beaudoin, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal express 3, 1991, p. 48.

89. Jacques Godbout, Paris, Seuil, 1986.

Amérique à la fois musicale et visuelle : « L'Amérique m'habite comme j'habite l'Amérique et je fais aussi habiter le Québec en Amérique » dit Lucien Francœur, l'un des poètes les plus représentatifs de cette veine de la poésie québécoise contemporaine, car « l'Amérique est le territoire absolu de nos errances », dit-il, dans un poème consacré à « l'Amérique inavouable ».

Mais plus que la culture « beat », c'est une certaine culture populaire américaine qui se trouve assimilée sur le mode ludique ou burlesque et revendiquée par tout un courant de la poésie contemporaine, en particulier, par des poètes tels que Vanier, Daoust, Beausoleil ou Louis Geoffroy. Il s'agirait, comme semble le penser Pierre Nepveu, d'une

poésie de fantasmes et d'utopies, où les États-Unis représentent la solution de l'au-delà, la chimère d'un hors limites qui, faute de nous fournir l'être et l'existence, se présente comme un immense terrain de jeu, une succession à l'infini de transfigurations, nous permettant en somme de vivre la douleur du non-être, mais en différé, d'une manière assez distanciée pour qu'elle demeure supportable.⁹⁰

Géographique, mythique, littéraire, l'Amérique inscrit son espace, ses références, ses discours jusque dans le théâtre à travers des pièces qui mettent en scène des écrivains américains : Zelda et Scott Fitzgerald dans *Zelda. Un casse-tête des années folles*, de Johanne Beaudry⁹¹ ; Anaïs Nin dans *Anaïs, dans la queue de la comète* de Jovette Marchessault⁹². Plus qu'un décor ou un thème, l'Amérique est rythme, discours, espace-temps qui structure le texte littéraire québécois contemporain. Aussi comme on a pu parler dans les années soixante de la *québécoité*, pour évoquer les rapports qu'entretenait la littérature québécoise avec l'identification au pays, parlera-t-on de *l'américanité* pour évoquer la relation qu'entretient aujourd'hui le discours littéraire avec l'Amérique.

L'américanité ne saurait être réduite à l'image des États-Unis. Certes, l'espace nord-américain a toujours été plus ou moins présent dans les textes littéraires. Les écrivains, dès le XIX^e siècle, étaient conscients de l'existence d'une nation vaste, dynamique de l'autre côté de la frontière, et l'Amérique a été perçue à la fois comme un paradis attirant, favorisant la réussite personnelle, et comme une menace à l'égard de la langue et pour les valeurs de la civilisation canadienne-française. *Jeanne la fileuse*⁹³ d'Honoré Beaugrand prend pour sujet l'émigration des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre. L'auteur défend le point de vue de ceux qui s'expatrient, s'opposant en cela aux idées de ses compatriotes. À l'opposé, le roman de Ringuet, *Trente Arpents*⁹⁴ (1938), montre la déchéance d'Euchariste Moisan, obligé de finir ses jours, exilé en Nouvelle-Angleterre. Il ne fait par ailleurs aucun doute que dans la vie courante, les Québécois sont marqués par une culture nord-américaine qu'ils absorbent via la chanson, le cinéma, la télévision et plus généralement par des pratiques sociales qui empruntent la plupart de leurs traits à « l'américan way of life ». Les Québécois, qui voyagent, vont plus facilement en Floride ou sur les plages de la Nouvelle Angleterre qu'en Europe. Mais il est clair aussi que l'intégration de la culture nord américaine dans la vie de la société québécoise s'est accompagnée chez les écrivains d'une interrogation sur l'intégration du « continent » américain dans l'imaginaire collectif. L'univers étatsunien ne consti-

90. « Le poème québécois de l'Amérique », *Études françaises*, op. cit. p. 19.

91. Montréal, VLB, 1984.

92. Montréal, La Pleine Lune, 1985.

93. *Épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis* (1878), Montréal, Fides, 1980.

94. Montréal, Fides, 1971.

tue plus, dans l'imaginaire, le seul pôle d'attraction. L'Amérique se décline au pluriel dans la diversité de ses cultures. Elle n'est pas seulement un espace que l'on traverse, mais l'histoire de plusieurs civilisations qui s'écrivent dans le temps. L'inconscient collectif québécois se retrouve dans l'inconscient collectif américain. Ce qui est nouveau depuis quelques années, c'est que cette « interculturalité » est avouée et perçue de façon positive.

On peut distinguer deux rapports à l'Amérique suivant que l'Amérique est perçue comme espace ou comme texte. Le rapport à l'Amérique comme espace est l'occasion d'un voyage à travers le territoire comme à travers l'histoire. Il s'exprime chez de nombreux poètes contemporains (Jean-Paul Daoust, Lucien Francœur, Louis Geoffroy, Bernard Pozier, André Roy, Claude Beausoleil). Perçue comme texte, l'Amérique est évoquée à travers ses écrivains ou les écrits que ceux-ci ont laissés.

En élargissant le champ de ses interrogations, la littérature québécoise s'est déterritorialisée. C'est à partir d'un espace autre que l'écrivain parlera du Québec et à partir de la figure de l'étranger, qu'il questionnera son identité. Depuis une vingtaine d'années, l'étranger cesse d'être perçu à travers des stéréotypes. L'image de l'autre n'est plus le signe d'une dépossession comme cela a pu être le cas dans le passé. Le Juif était avare et cupide, l'Anglais arrogant, riche, insensible (qu'il suffise de lire les romans de Roch Carrier comme *La guerre, yes sir!*⁹⁵ ou *Le deux millième étage*⁹⁶ ou encore le très populaire roman d'Yves Beauchemin, *Le Matou*⁹⁷). Il semble que l'étranger dans de nombreux romans soit non seulement reconnu dans sa différence mais chargé de valeurs positives. Il peut être celui qui, ébranlant les certitudes de la pureté des origines, conduit à réfléchir sur l'hétérogénéité des cultures⁹⁸. De cette sorte, l'identité québécoise ne sera plus perçue dans la seule filiation à la France mais recherchée au croisement de deux cultures : européenne et américaine.

Jacques Godbout est certainement l'écrivain qui a le mieux affirmé dans son œuvre, cette double appartenance. Dans l'un de ses essais, « Place cliché », il évoque ainsi son adolescence :

Ma mère se nommait Hollywood. Mon père Saint-Germain-des-Prés. Les émotions fortes, le faste, l'aventure, l'exotisme, l'argent, la mort venait de haute Californie. L'intelligence critique, l'ironie, la vivacité, l'art, la poésie, la gloire, la vie, habitaient Paris. C'est du moins ainsi qu'à seize ans m'apparaissait le Monde, en 1950, depuis la Côte-des-Neiges.

À l'ombre d'un Oratoire qui se voulait une copie du Sacré-Cœur, l'on trouvait en haut de la Côte une modeste librairie française et tout en bas un cinéma de quartier, le *Van Horne*, qui offrait des films américains en programme double. Je ne me demandais pas alors si ma culture, ma façon de manger, de m'habiller, si nos structures familiales et sociales, si les objets que nous consommions, si d'acheter dans les épiceries de Sam Steinberg, nous transformaient en Français ou en Américains. Nous étions, cela pétait d'évidence, des Canadiens français, chantant Botrel et dansant sur des musiques de Glen Miller.⁹⁹

L'œuvre romanesque, de *Salut Galarneau!* à *Une histoire américaine*, en passant par *Les Têtes à Papineau*, affirme avec allégresse qu'être un écrivain québécois c'est se recon-

95. Montréal, Éditions du Jour, 1968.

96. Montréal (1973), Stanké, 1983.

97. Montréal, Québec/Amérique, 1981.

98. La figure de l'étranger a été particulièrement bien analysée dans la perspective du questionnement identitaire, depuis 1980 par la critique ; en particulier, on peut lire Simon Harel, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule, 1989.

99. *Le murmure marchand*, 1976-1984, Montréal, Boréal compact ; 13, 1991, p. 83.

naître le pouvoir de dire l'Amérique en français. Non pas que cette identité soit facile à admettre. L'héritage et la coexistence des deux cultures ne vont pas de soi. Un roman qui tient de la fable en témoigne.

Les Têtes à Papineau (1981), imaginent l'hybridation comme une réalité possible. L'histoire est celle d'un narrateur, personnage à deux têtes, qui écrit son journal avant de subir l'opération qui devrait le ramener à la normalité. L'originalité du récit tient à la personnalité de ce narrateur dont une tête pense en anglais et l'autre en français. Il a été facile de voir, dans ce monstre bicéphale, l'expression du dualisme du Québec ; le journal tenu par Charles et François Papineau est là pour le prouver. L'opération ne peut qu'aboutir à leur « faire perdre la tête ». Or, ces deux têtes sont « comme les deux branches d'un V victorieux. Elles sont autonomes ». Leur survie est au prix de cette coexistence ; et leur spécificité, qui ne peut que disparaître avec l'opération. Par rapport à bon nombre de romans qui opposaient un « nous » défensif à l'autre, l'étranger, pour construire l'identité québécoise, ce roman fait place à l'interrogation sur une rencontre possible des cultures. Ce coefficient d'américanité, reconnu et affirmé par Jacques Godbout, est de plus en plus revendiqué par de nombreux écrivains qui, à l'intérieur de leur récit, se lancent dans l'exploration de l'espace américain.

La Californie sert de décor à plusieurs romans québécois : *La première personne*¹⁰⁰ de Pierre Turgeon, *Une histoire américaine* (1986) de Jacques Godbout, *Copies conformes*¹⁰¹ de Monique La Rue. Pour beaucoup d'autres récits l'écriture embrasse la démesure de l'Amérique.

Le roman de Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*¹⁰² en offre une excellente illustration. Le narrateur, Jack Waterman, part à la recherche de son frère Théo dont il a perdu la trace depuis plusieurs années. Ce voyage qui va le conduire du Québec en Californie est l'occasion, pour lui, de faire un certain nombre de découvertes qui débordent largement celles d'un territoire. La recherche du frère devient rapidement le point de départ d'une quête identitaire que le trajet éminemment problématique permettra de cerner. Accompagné de Pitsémine, appelée encore la Grande Sauterelle, une métisse, fille d'une indienne et d'un blanc, Jack Waterman va traverser l'Amérique de l'est à l'ouest. De Gaspé à San Francisco, le voyage s'accomplit dans un espace qui n'est pas seulement physique. Jack, dont le prénom rappelle celui d'un autre grand voyageur, l'écrivain canado-américain Jack Kerouac, refait la route de ceux qui ont découvert l'Amérique ; la piste des pionniers, c'est l'Oregon Trail jusqu'à l'Eldorado moderne qu'est la Californie. L'itinéraire est ponctué de haltes dans les musées et les bibliothèques où les personnages, tout en trouvant des informations sur le frère, renouent avec leur passé collectif et leur lecture de l'Amérique devient celle non seulement du présent mais aussi du passé ; d'une Amérique au temps des premières explorations, d'une Amérique avant l'arrivée des blancs :

Ils regardèrent en particulier une très grande et très belle carte géographique de l'Amérique du Nord où l'on pouvait voir l'immense territoire qui appartenait à la France au milieu du XVIII^e siècle, un territoire qui s'étendait des régions arctiques au golfe du Mexique et qui, vers l'ouest, atteignait même les montagnes Rocheuses : c'était incroyable et très émouvant à regarder. Mais il y avait aussi une autre carte géographique, tout aussi impressionnante, qui

100. Montréal, Quinze, 1980.

101. Paris, Denoël, 1989.

102. Montréal, Québec/Amérique, 1989.

montrait une Amérique du Nord avant l'arrivée des blancs ; la carte était jalonnée de noms de tribus indiennes que l'homme connaissait : les Cris, les Montagnais, les Iroquois, les Sioux, les Cheyennes, les Comanches, les Apaches, mais également une grande quantité de noms dont il n'avait jamais entendu parler de toute sa vie : les Chastacostas, les Shumans, les Miluks, les Wacos, les Karankawans, les Timucuas, les Potanos...¹⁰³

Tels Louis Jolliet, le père Marquette et Cavelier de la Salle, Jack et la Grande Sauterelle croient pouvoir réactualiser ce rêve en allant retrouver le frère disparu. Le voyage va cependant démythifier ce retour aux origines. Théo, le double idéal auquel le narrateur a voulu s'identifier parce qu'il représentait l'aventure, la liberté, toute la part de lui-même qu'il n'avait pas réalisée, est fiché par la police et, le héros pionnier auquel il était identifié, Etienne Brûlé, a trahi son pays. Pitsémine de son côté fait une autre lecture de ces pionniers responsables en partie du grand génocide indien :

Quand vous parlez des découvreurs et des explorateurs de l'Amérique...Moi, je n'ai rien en commun avec les gens qui sont venus chercher de l'or et des épices et un passage vers l'Orient. Je suis du côté de ceux qui se sont faits voler leurs terres et leur façon de vivre.

[...]

Et puis il paraît que les Indiens sont venus de l'Asie et qu'ils sont arrivés en Amérique par un pont de glace qui recouvrait le détroit de Béring. On est arrivé par l'Ouest et vous êtes arrivés par l'Est. Il y a 7 000 kilomètres que nous séparent !¹⁰⁴

Les retrouvailles à la fin du roman disent l'échec de toute fixation au passé. Théo, paralysé et condamné au fauteuil roulant n'est pas capable de reconnaître son frère. Jack Waterman retourne au Québec, détaché enfin de son enfance :

... maintenant je me demande si j'aimais vraiment Théo. Peut-être que j'aimais seulement l'image que je m'étais faite de lui.¹⁰⁵

Réconcilié avec le présent, il est aussi conscient que le grand rêve américain d'un pays où tous les gens seraient « libres et heureux » n'est qu'un mythe. Le récit fait succéder tous les « paradis perdus » de l'Amérique autochtone, de l'Eldorado, de l'Amérique française, de la Prairie, de la Californie pour montrer l'envers du mythe : « on dirait que toute l'Amérique a été construite sur la violence » (p. 129).

L'Amérique n'est pas seulement approchée dans ses dimensions spatiales et historiques. Elle est appréhendée à travers ses écrivains. Dans *Volskwagen Blues*, les références à la littérature américaine abondent ; que ce soit par un ensemble de thèmes que le roman partage avec le roman américain : thème du voyage, de l'errance propre à la « beat generation », mirage de l'enfance, nostalgie des origines, etc. ; que ce soit par les ouvrages lus ou des écrivains cités. Les auteurs de prédilection du narrateur sont pour la plupart américains : Hemingway, Salinger, Brautigan. La rencontre de Saul Bellow, l'une des figures dominantes du roman américain de l'après-guerre et Prix Nobel de littérature en 1976, éclaire bien ce que peut signifier l'Amérique pour celui qui sait y vivre. Bellow décrit la ville de Chicago comme le lieu où se côtoient les éléments les plus divers ; elle est le lieu par excellence de l'hétérogène et elle fait partie de lui-même :

103. Montréal, Québec/Amérique, 1989, p. 20.

104. *Op. cit.*, p. 28.

105. *Op. cit.*, p. 289.

This is the city that gave birth to the Encyclopaedia Britannica, Zenith TV's, Wrigley's gun, Quaker Oats, and McDonald's hamburgers. But take a walk downtown and they are sculptures and paintings by Picasso and Calder and Chagall... Strange city... I don't know if I like her or not. But I think she's in my blood.¹⁰⁶

Auteur, devenu personnage fictif dans le récit, Saul Bellow se fait le porte-parole auprès de Pitsémine et du narrateur, à la fois d'une certaine conception de l'Amérique et du regard étranger que l'on peut porter sur elle, puisqu'il est lui aussi au croisement des cultures, (Américain issu d'une famille d'immigrants israélites). À travers ces affinités littéraires avec les romanciers américains c'est non seulement une lecture géographique et historique qui est proposée du continent américain, mais une exploration de son imaginaire présenté comme un texte hétérogène et traversé de multiples voix.

Une histoire américaine, de Jacques Godbout, prolonge ce discours sur l'américanité. Là encore, il s'agit d'une quête, celle d'un espace utopique. Le héros, expert en communication, profite d'une invitation à San Francisco pour aller faire une enquête sur le bonheur. Mêlé malgré lui, à une histoire d'immigrants illégaux qui tourne au tragique, il se retrouve en prison où il écrit son journal pour tenter de comprendre ses démêlés avec la justice et ses rapports avec la société américaine. C'est à partir d'un espace, extérieur au Québec, ici la Californie, qu'est posée la question de l'identité. Par analogie avec le roman précédent, un personnage étranger se posant comme radicalement autre, élargit la réflexion identitaire en confrontant les cultures. Grégory Francœur, professeur invité à Berkley, rencontre Terounech, jeune éthiopienne, activiste politique, passée clandestinement aux États-Unis, avec laquelle il noue une relation amoureuse. Ce sont deux regards différents, l'un africain, l'autre québécois, qui sont posés sur la société américaine et qui se mesurent. La divergence des points de vue est évoquée alors que les deux personnages parlent de leur enfance. Pour le narrateur, les Anglais lui apparaissaient quand il était enfant comme des « ennemis » parce qu'ils parlaient la « langue du maître » ; ce que ne saurait admettre Terounech qui voit en eux ceux qui ont libéré « l'Éthiopie des Italiens fascistes en 1944 ». Cette absence de regard unifié va entraîner une perception plus ambiguë de l'Amérique. La Californie est pour le narrateur, comme pour la plupart des Canadiens, un espace lié à quelques images mythiques, « surf-boys et limousines, vins de Napa et séquoias millénaires ». L'arrivée confirme cette impression qui fait de l'endroit un vrai décor de cinéma :

Assis, dans le fauteuil à côté du chauffeur, j'avais une vue imprenable (en Technicolor) sur les eaux de la baie, ses canards sauvages, les collines de San Francisco, l'île au trésor, les sculptures de bois trouvé. J'absorbais les paysages comme une cellule photo-électrique se nourrit de lumière. J'en tirais une énergie nouvelle, inconnue à ce jour. Au coin des rues je dévisageais les passants, les dévorant des yeux. Je les avalais comme on prend des vitamines. J'étais enfin bien dans ma peau. Libre.¹⁰⁷

Très vite, la réalité s'impose. Sous l'apparent bonheur que susurre un quotidien où chacun vit dans sa bulle, règne l'indifférence. Personne ne prête la moindre attention à l'existence de Francœur. Les échanges se limitent à une série de formules toutes faites, que le narrateur reproduit ironiquement : « have a nice day », « have a nice sleep », « have a nice drink », mais qui peuvent tout aussi bien être « have a nice war ». Le narrateur découvre

106. *Op. cit.*, p. 109-110.

107. *Une histoire américaine*, Paris, Seuil, 1986, p. 24.

que la société américaine est traversée par la violence. Que ce soit celle étalée à la « une » des journaux normalisant l'horreur des faits divers ou celle qui s'exerce à l'abri des lois et des institutions, celle contre laquelle s'efforcent de lutter quelques intellectuels comme le professeur Hunger. Cette violence c'est la coalition entre l'argent, le pouvoir militaire et le racisme.

Le roman fait porter la réflexion sur un terrain plus politique. La Californie sert d'exemple pour illustrer la formidable mystification que peut représenter dans bien des cas l'aide des sociétés occidentales au Tiers Monde. En bâtissant l'intrigue autour d'une affaire d'immigration clandestine, l'écrivain met en scène un personnage partagé entre les deux mondes. Grégory Francœur, qui, dans le passé, avait fui avec le Québec « le pays glacé des tuques et du goupillon » pour aller enseigner à Addis-Abeba, va retrouver tout au long de son expérience californienne des signes qui mettent en rapport son présent et son passé. Dès le début de son séjour, il mesure comment les campagnes publicitaires contre la famine sont de bons moyens pour masquer l'exploitation économique et pour donner bonne conscience aux acheteurs :

Ouvrez une boîte de nourriture pour chien, au hasard, Dr Ballard, Pepper, Canigou, ou Pal et tendez l'oreille : vous entendrez l'écho des cris de Tarzan.¹⁰⁸

Par ailleurs, le narrateur se rend compte que l'engagement n'est pas sans risque de catastrophes. Les révolutions ont souvent pour effet de remplacer un mal par un autre comme le lui explique Térounech qui ne voit pas ce qu'apporterait le remplacement de la dictature d'Hailé Sélassié par une autre dictature. Toutes ces questions mettent du moins en évidence, à travers le meurtre du professeur Hunger venu en aide aux demandeurs d'asile, les formes pernicieuses de racisme. Le narrateur à travers son expérience californienne en arrive à faire non seulement le procès de la politique américaine mais son auto-critique et celle de ses concitoyens face à une situation mondiale explosive. Il se rend compte que son enquête sur le bonheur est bien une entreprise dérisoire par rapport aux grands événements du monde. Le roman s'achève sur l'idée que la génération suivante trouvera peut-être le moyen de s'opposer « aux fins du monde que nous préparons inexorablement les laboratoires de la Californie », à travers le fils qu'il pourrait avoir avec Térounech. Le métissage apporterait-il une réponse aux questions identitaires ? Une chose est sûre. Seuls les deux personnages étrangers que sont Pitsémine et Térounech peuvent faire une expérience positive de cet espace américain, en refusant d'y chercher autre chose que l'expérience d'un lieu ouvert, accueillant et sans mémoire. Il semble bien qu'au-delà des paysages, des quêtes identitaires et culturelles, l'Amérique lue, écrite au pluriel, fasse désormais partie de la littérature québécoise contemporaine.

Bibliographie sélective

Œuvres

- ARCHAMBAULT Gilles, *Le Voyageur distrait*, Montréal, Stanké, 1981.
- GEOFFROY Louis, *Empire State Coca Cola Blues. Triptyque, 1963-1966*, Montréal, Éditions du Jour, 1971.

- GODBOUT Jacques, *L'Aquarium*, Paris, Seuil, 1962 ; *Le Couteau sur la table*, Paris, Seuil, 1965 ; *Salut Galarneau ! (1967)* Paris, Seuil, collection « Points » 1980 ; *D'Amour P.Q.*, Montréal/Paris, HMH/Seuil, 1972 ; *Le Réformiste* (essai), Montréal, Quinze, 1975 ; *Les Têtes à Papineau*, Paris, Seuil, 1981 ; *Le*

108. *Une histoire américaine, op. cit.*, p. 23.